

FRIDOLIN ET UNCLE MOSE:
DEUX ICÔNES CULTURELLES QUI PRÉSENTENT
LA CULTURE ET SIMULTANÉMENT SONT LES
PRODUITS DE LEURS CULTURES

TIFFANY ROGERS



**Fridolin et Uncle Mose : deux icônes culturelles qui présentent la culture et
simultanément sont les produits de leurs cultures**

by

© Tiffany Rogers

A thesis submitted to the
School of Graduate Studies
in partial fulfilment of the
requirements for the degree of
Master of Arts
Department of French and Spanish
Memorial University of Newfoundland

July 2009

St. John's

Newfoundland and Labrador

Abrégé

Plus que tous les autres Canadiens, les Québécois et les Terre-Neuviens se définissent d'abord par leur province et ensuite par leur pays, ce qui reflète une forte identité culturelle. Malgré le parallèle entre ces deux provinces, les recherches qui ont été faites sur ce thème sont peu nombreuses. En tenant compte du fait que le contexte a une énorme influence sur la littérature, on examinera d'abord le contexte du Québec et ensuite celui de Terre-Neuve afin de bien comprendre ce qui rapproche ces deux provinces ainsi que ce qui les distingue l'une de l'autre.

Finalement, on abordera ces deux provinces à travers les figures de Fridolin et d'Uncle Mose, deux figures que l'on reconnaît autant auparavant qu'aujourd'hui comme représentatives de la culture la culture. En particulier, on discutera de l'amour dans les monologues des *Fridolinades* et de *The Chronicles of Uncle Mose* et l'on examine comment cela apporte une meilleure compréhension à l'idée de nation au Québec et à Terre-Neuve.

Remerciements

J'ai reçu énormément de soutien du département de français pendant toutes mes études à Memorial University, y compris ma maîtrise. Je voudrais remercier en particulier ma directrice de recherches, Dr. Virginia Harger-Grinling qui a su me guider tout en me laissant une certaine liberté, et qui a été et continue d'être une source d'inspiration et d'encouragement.

En outre, je n'aurais pu finir la rédaction de ce mémoire sans le soutien de Carole Milon, Eloïse Mendez et Rebecca Hiscock. Ces trois amies m'ont beaucoup aidée non seulement en me motivant mais aussi de manière très pratique malgré leurs travaux à elles.

Finalement, mon mari m'a accompagnée pendant ce travail, et il m'a aidée à voir le problème sous une perspective différente, notamment pour le plan où ses conseils ont été précieux. Son amour et encouragement m'ont permis de croire que j'en étais capable, et c'est pour cela que je lui dédie ce mémoire.

Table des matières

Abrégé	ii
Remerciements	iii
1. L'introduction	1
2. Le contexte québécois	6
2.1. L'histoire québécoise	7
2.2. L'économie québécoise	9
2.3. La politique québécoise	11
2.4. L'idéologie québécoise	13
3. Le contexte terre-neuvien	22
3.1. L'histoire terre-neuvienne	22
3.2. L'économie terre-neuvienne	23
3.3. La politique terre-neuvienne	27
3.3.1. Le gouvernement représentatif	28
3.3.2. Le gouvernement responsable	28
3.3.3. La Commission du Gouvernement	35
3.3.4. La Confédération	37
3.4. L'idéologie terre-neuvienne	40
4. Les Fridolinades et The Chronicles of Uncle Mose	49
4.1. Le contexte littéraire du Québec	49
4.2. Le contexte littéraire de Terre-Neuve	53
4.3. L'amour et le personnage principal	59
5. La conclusion	72
Les notes	77
La bibliographie	84

L'introduction¹

Lorsque l'on étudie l'histoire du Québec ou de Terre-Neuve, on ne peut ignorer les fortes influences de l'isolement, de l'Église, de la misère et de la tradition. Pourtant, si l'on examine la Révolution tranquille du Québec on voit le nationalisme se relever, la fierté d'être québécois, ainsi que le désir de « continuer à durer comme peuple et prendre la gouverne de leur destin collectif »¹. Quant à Terre-Neuve, on dit que :

Newfoundlanders have long stood with the Québécois and the indigenous peoples of those most un-Canadian creatures: people who seem to know exactly who they are, who have a sense of identity rooted in place that is a kind of nationalism, culturally speaking at the very least.²

Ces deux provinces canadiennes qui ont des cultures distinctes et se voient plutôt comme québécois ou terre-neuviens que comme canadiens. Cependant, il ne semble peut-être pas évident qu'il y ait des similarités historiques entre eux : au Québec on a de l'exploitation de la part des anglophones envers les francophones, car on est colonisé ; Terre-Neuve, par contre, ne devient une province canadienne qu'en 1949 après deux référendums. Alors, il serait intéressant de considérer le fort concept de la nation que l'on trouve chez ces deux provinces, mais qui n'existe pas dans les autres provinces canadiennes.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale il y a au Québec une revue théâtrale qui s'appelle *Les Fridolinades*³, où l'auteur et dramaturge Gratien Gélinas présente le personnage de Fridolin, un adolescent qui essaie de comprendre ce qui se passe dans sa nation et dans le monde et qui cherche sa place dans ce monde et dans sa nation, le Québec. En fait, on dit que Paul Claudel, en parlant du théâtre, décrit très bien le spectateur qui va aux Fridolinades :

¹ Nous avons vérifié tous les mots gouvernementaux avec Termium
(<<http://www.btb.termiumplus.gc.ca/site/termium.php?lang=eng&cont=001>>)

L'homme s'ennuie et l'ignorance lui étant attachée depuis sa naissance et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour ça qu'il va au théâtre, et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux, et il pleure et il rit et il n'a point envie de s'en aller.⁴

Le Québécois trouve dans le personnage de Fridolin un semblable et à travers *Les Fridolinades* on commence à s'interroger sur l'idée de la nation du Québec, ainsi que sur le rôle des Québécois dans la société. À Terre-Neuve quelque temps plus tard dans les années 1950 nous avons *The Chronicles of Uncle Mose*⁵, un programme à la radio dans lequel le narrateur, Uncle Mose, raconte ce qui arrive dans le petit village fictif de Pigeon Inlet. Là Ted Russell, la voix d'Uncle Mose et l'auteur des monologues, commence également une discussion de la vie à Terre-Neuve et du rôle des Terre-Neuviens dans la nouvelle province canadienne. Pendant ces deux périodes de grands changements, Fridolin et Uncle Mose offrent une nouvelle interprétation du monde au peuple qui les reconnaît comme congénères.

Alors, quel est le lien entre ces deux provinces ? Fridolin et Uncle Mose ont-ils des traits communs et comment sont-ils distincts ? Bref, quel est le but du présent travail ? En fait, malgré les différences entre l'histoire du Québec et de Terre-Neuve, on y trouve beaucoup de similarités, y compris une forte domination par d'autres groupes qui date des siècles. Alors, avec deux histoires semblables, si l'on accepte que le contexte a une énorme influence sur la littérature, et si l'on trouve deux œuvres comparables du point de vue historique et social, les différences entre ces deux œuvres deviennent à la fois signifiantes et significatives, car elles apporteront une meilleure compréhension aux histoires et aux cultures des deux endroits. Nous cherchons d'abord donc à examiner le contexte du Québec et de Terre-Neuve, ensuite à examiner *Les Fridolinades* et *The*

Chronicles of Uncle Mose, et finalement à discuter des différences et des similarités entre les deux œuvres et ce qu'elles apportent à la compréhension de la société québécoise et de celle de Terre-Neuve.

Pourtant, il faut également préciser ce que nous entendons par le « contexte » des deux œuvres. Lisant *Le dieu caché* par Lucien Goldmann⁶, on apprend très vite que Goldmann veut prouver rigoureusement et discuter de l'importance primordiale d'examiner une œuvre dans tout son contexte (c'est-à-dire social, économique, politique, idéologique et historique) et non seulement dans son contexte littéraire. Il croit que c'est souvent le comportement d'un groupe social, ou même d'une classe sociale, qui permet au lecteur de comprendre une œuvre littéraire⁷. En outre, il croit que ce comportement peut donner différentes significations aux mots et aux phrases⁸, ce qui pourrait même changer le ton de l'œuvre. Alors, Goldmann fait une critique sévère à ceux qui n'examinent pas tout le contexte, ainsi qu'un avertissement :

[Si] on isole de leur contexte certains éléments partiels d'une œuvre, on en fait des totalités autonomes et l'on constate ensuite l'existence d'éléments analogues dans une autre œuvre, avec laquelle on établit un rapprochement. On crée ainsi une analogie factice [...].⁹

Par conséquent, on tire de fausses conclusions de l'œuvre littéraire. Selon Goldmann le contexte doit tout précéder, y compris l'analyse de l'œuvre. Vu que le présent travail examine deux œuvres littéraires de deux provinces canadiennes, il faut donc examiner le contexte d'abord si l'on compte les comprendre et les comparer d'une manière exacte.

On apprend également de Goldmann ce que c'est qu'une « vision du monde », ce qu'il définit comme « ensemble d'aspirations, de sentiments et d'idées qui réunit les membres d'un groupe (le plus souvent, d'une classe sociale) et les oppose aux autres

groupes »¹⁰. C'est ce qui leur donne une identité ainsi que ce qui les isole et leur permet d'appartenir à un groupe. De plus, Goldmann constate que l'on exprime une vision du monde dans chaque grande œuvre littéraire¹¹, donc si une œuvre a une grande valeur littéraire il représente un groupe social à travers cette vision du monde. Cette totalité significative, d'après Goldmann, est le seul point de départ pour celui qui étudie un ouvrage, car sans ce point de départ on risque de faire de mauvais découpages¹². Il n'est point naïf, cependant, de croire qu'il est possible de trouver une totalité significative complètement homogène d'un peuple : il faut se contenter d'une totalité significative « relativement homogène »¹³, et, de là, il faut voir la conscience d'un groupe social dans la vie sociale, économique, politique et idéologique de la société tout entière¹⁴. D'après Kenneth McRoberts, la plupart des recherches sur le Québec se limitent car elles parlent ou bien des classes sociales, ou bien de l'importance de la langue, ou bien du développement d'une idéologie nationaliste. Pourtant, il croit comme Goldmann qu'il faut incorporer tout le contexte, car une partie isolée ne sert pas à une bonne compréhension d'une société¹⁵. Par conséquent, avant de discuter des *Fridolinades* et de *The Chronicles of Uncle Mose* nous discuterons d'abord du contexte de Terre-Neuve et du Québec.

Cela dit, il faut préciser comment les limites et le but du présent travail influencent notre analyse du Québec et de Terre-Neuve. D'abord, il est évident vu la multitude de livres qui portent sur un seul aspect de l'histoire, de l'économie, de la politique, de la société ou de l'idéologie d'une seule province que nous ne pouvons en parler d'une manière exhaustive ni pour le Québec, ni pour Terre-Neuve. Par conséquent, nous discuterons du contexte avec deux précisions en tête : d'abord, communiquer au

lecteur d'une manière précise et compréhensive certains grands évènements ou traits des deux provinces, et ensuite, souligner surtout les grandes similarités et différences qui existent entre les deux provinces, ce qui donne une nouvelle signification à l'idée de la nation que l'on trouve dans ces provinces canadiennes. Nous cherchons surtout à mieux comprendre le peuple en général, alors nous proposons une discussion claire et pertinente de la comparaison des deux provinces plutôt qu'un survol de celles-ci. Finalement, nous n'entendons pas par cette comparaison ni que la société québécoise et terre-neuvienne respectivement soient identiques, ni que les deux peuples soient semblables. Ce qui nous intéresse, par contre, c'est l'idée de la nation dans ces deux provinces qui se voient distincts du Canada, ainsi que la manière dont *Les Fridolinades* et *The Chronicles of Uncle Mose* nous aident à comprendre ces provinces canadiennes.

Le contexte québécois

Pierre Vallières dans *Nègres blancs d'Amérique* a l'impression pendant son séjour en France que « Vu de Paris, le Québec [a] l'air d'une ridicule ville de province dont les habitants, tournés vers un passé mythifié, [*s'inventent*] de peine et de misère une histoire héroïque »¹⁶. Alors, même s'il y a ceux au Québec qui se croient opprimés, d'autres croient que ce n'est point le cas. Selon Marcel Rioux, par contre, les Québécois sont non seulement des colonisés, mais « ils sont aussi sûrement parmi les plus vieux colonisés du monde, sinon les plus vieux »¹⁷. Les Québécois savent bien ce que c'est d'être opprimés, étant « pauvres dans un pays riche, citoyens de seconde classe dans leur propre cité, forcés de travailler dans la langue des maîtres, étrangers sur le sol même de leur patrie, déchirés entre ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être »¹⁸. En effet, d'après Jacques Berque ils se trouvent dans cette situation non à cause de la Conquête comme on le croit très souvent, « mais parce que leur coexistence avec l'Autre crée, entre eux et l'Autre, une distance sociologique qui s'abolirait s'ils sortaient de cet ensemble »¹⁹. Avant 1900, le Québec doit faire face à des conflits qui viennent des pouvoirs extérieurs lors des défaites militaires et de la domination économique et politique. Après 1900, par contre, le conflit se trouve dans la conscience québécoise : les Québécois s'interrogent sur cette relation « entre eux et l'Autre », les anglophones du Canada, et l'on commence à refuser cette domination et à questionner l'idéologie québécoise et le rôle des Québécois francophones dans la société²⁰. En fait, au moment où l'on joue *Les Fridolinades*, le Québec commence cette grande transition idéologique. On questionne la mentalité janséniste qui dicte que l'on se résigne à son avenir, croyant que « nous sommes nés pour

un petit pain »²¹. Pour comprendre la mentalité québécoise dans cette période de transition de la honte vers la fierté, il faut donc examiner pourquoi les Québécois se croient inférieurs.

L'histoire québécoise

En effet, même au début de la colonisation la France ne semble pas beaucoup s'intéresser à l'avenir de la Nouvelle-France, limitant la colonisation de celle-ci. Soixante-quinze ans s'écoulaient entre la découverte de l'Amérique du Nord et le commencement de la colonisation en 1608 : même à ce moment-là elle est assez limitée vu que la Nouvelle-France est préoccupée par le marché des fourrures qui n'encourage pas la colonisation, cette économie étant dirigée par la France²². Même jusqu'en 1746, les résidents de la colonie (qui y sont arrivés avant 1730) contrôlent seulement vingt-sept pourcent du marché de la fourrure²³, alors l'économie de la Nouvelle-France dépend largement de la France, celle-ci ne se sentant pas concernée ni par les droits, ni par l'avenir des habitants de la Nouvelle-France.

Pourtant, l'exemple qui illustre le mieux l'indifférence française envers les habitants de la Nouvelle-France c'est le manque d'aide lors de la Conquête en 1759²⁴, d'où vient l'idée que le Québec est orphelin, abandonné par la mère patrie. À partir de ce moment les anglophones contrôlent le marché et donc l'économie et la colonie elle-même²⁵. Les anglophones contrôlent également le pouvoir politique et ils laissent intactes l'Église et les seigneuries tant qu'elles soutiennent le nouveau régime²⁶. De plus, il y a très peu de mobilité économique pour les Canadiens français, ce que certains attribuent à

la langue et d'autres à la discrimination de la part des anglophones²⁷, ce qui reste le cas jusque dans les années 1970²⁸.

Quant à la domination, il est vrai que le développement d'une société dépend très souvent du sous-développement d'une autre société²⁹. On peut donc constater que la domination au Québec est tout à fait naturelle car chaque société est dépendante, exploitante, ou même les deux en même temps. Selon Kenneth McRoberts, « for Quebec, and Quebec alone, economic dependence is paralleled by significant cultural difference » vu la différence de la langue et de la culture au Québec³⁰. En outre, selon Albert Memmi dans *Portrait du colonisé*, « Toute domination est relative » et « Toute domination est spécifique »³¹, et on verra lors de cette analyse combien cette domination du Québec est particulière dans le contexte nord-américain. D'habitude, lorsque l'on parle de la colonisation, on pense à deux peuples, des colonisateurs et des colonisés, qui font partie de deux races différentes. D'un point de vue de l'apparence physique, comme c'est très souvent le cas dans l'histoire récente du monde, les colonisateurs ont la peau blanche et les colonisés ont la peau plus foncée, et les blancs profitent économiquement et politiquement de cette domination. Selon Memmi, cependant, le racisme se définit comme « substantification, au profit de l'accusateur, d'un trait réel ou imaginaire de l'accusé »³² : le colonisateur se convainc de sa supériorité afin de bénéficier de la domination d'un autre qui a un trait différent (qu'il soit réel ou imaginaire). Pourtant, cela n'empêche donc pas que cette domination arrive entre deux peuples semblables physiquement, mais dissemblables socialement. Par exemple, la langue des Canadiens français devient un signe d'infériorité. En examinant le contexte du Québec, on discutera de certains traits d'un pays colonisé révélés par Memmi dans *Portrait du colonisé*.

L'économie québécoise

Le colonisateur se dit souvent que le colonisé est oisif afin de lui payer un salaire très bas³³. On a déjà vu que les anglophones dominent l'économie du Québec et cela à partir de la Conquête jusque dans les années 1970. Il est vrai qu'il existait des marchands francophones en Nouvelle-France avant la Conquête, mais la plupart de ceux qui avait assez d'argent sont retournés en France. Quant à ceux qui y sont restés, ils ne peuvent continuer leurs affaires car les anglophones refusent de les laisser acquérir des biens de la France, même s'ils les ont déjà payés : ils ont donc beaucoup de difficulté à marchander avec les anglophones³⁴. Il y a également les coureurs de bois qui font du commerce surtout des fourrures (malgré la condamnation de l'Église), mais ils n'ont pas une grande influence pendant une longue période³⁵, ce que l'on examinera plus lors de la discussion de la Rébellion des Patriotes.

L'agriculture finit donc par être le seul mode de vie pour la plupart des Canadiens français³⁶, mais avec le taux de natalité élevé, il est difficile pour tous les fils des fermiers de trouver de la terre. Par conséquent, ces gens qui ne peuvent rester dans leur village natal vont vers les villes.³⁷ On déménage surtout pour aller vers les villes de Québec et de Montréal qui ont des populations comparables jusqu'aux années 1830, mais la population de Montréal grandit beaucoup plus que celle de la ville de Québec entre 1861 et 1921, surtout à cause de l'industrialisation³⁸. Pendant la Première Guerre mondiale, par exemple, la contribution des industries manufacturières à l'économie du Québec augmente de quatre pour cent à trente-huit pour cent³⁹. Pendant la grande dépression, par contre, cette tendance cesse et l'on commence à retourner à l'agriculture. Par contre, ironiquement la Seconde Guerre mondiale donne des emplois à 120 000 Québécois,

même si la conscription est fortement contestée⁴⁰. D'après une enquête, la moitié de la population québécoise est déjà urbaine en 1915⁴¹, alors l'urbanisation est une réalité lorsque paraissent *Les Fridolinades*.

Comme on a déjà vu, Montréal domine l'industrialisation et l'urbanisation du Québec, mais il est essentiel de noter que Montréal est également le centre économique des anglophones du Québec⁴². En effet, l'urbanisation québécoise des anglophones arrive plus vite que celle des francophones : en 1931, cinquante-neuf pourcent des francophones sont urbains, alors que la population urbaine anglophone représente quatre-vingt-deux pour cent⁴³. Et, ce sont précisément ces anglophones qui dominent l'économie du Québec : en l'an 1899, par exemple, les francophones à Montréal ne parviennent pas à gagner un quart du salaire des anglophones quand ils occupent les mêmes emplois⁴⁴. Dans les années 1930, à l'époque de l'industrialisation, ce sont les francophones qui sont le plus employés parce que l'on peut facilement les exploiter⁴⁵. Les francophones représentent une main d'œuvre bon marché par rapport aux anglophones. En outre, en 1951 John Porter trouve que les francophones sont encore moins représentés qu'en 1931 dans des emplois professionnels et financiers⁴⁶.

Pour les francophones qui restent à la campagne, par contre, l'isolement finit par les aveugler. En effet, ils ne sont pas conscients des disparités économiques qui existent entre les francophones et les anglophones, car il y a relativement peu d'anglophones qui habitent ces petits villages. Le francophone qui laisse l'agriculture pour s'installer en ville, commence à travailler dans un endroit multiculturel et bilingue où il voit de grands écarts de salaires et de vie entre lui-même et les anglophones⁴⁷. Il est donc évident que le

Québécois francophone est dominé par l'anglophone au niveau économique, tout comme le colonisé est dominé par le colonisateur.

La politique québécoise

Selon Memmi, le colonisateur revendique sa présence comme étant « une protection » car le colonisé « ne sait pas ce qui est meilleur pour lui »⁴⁸ : la différence de culture entre le colonisateur et le colonisé démontre (du point de vue du colonisateur) que le colonisé n'a pas de bons instincts⁴⁹. Un des meilleurs exemples de cette idéologie est « Lord Durham's Report », la réaction des anglophones à la Rébellion des Patriotes. On a déjà mentionné que, malgré la domination anglophone de l'économie, il y a certains Canadiens français qui ont de l'argent après la Conquête et qui forment une petite bourgeoisie au début du XIX^e siècle et ces gens ont très souvent des origines paysannes⁵⁰. Ils trouvent donc beaucoup de soutien chez le peuple francophone parce qu'ils comprennent et connaissent bien la réalité des pauvres, grâce à un passé commun.

Avec ce soutien public, ainsi que les moyens financiers, cette bourgeoisie se trouve capable de défier les institutions qui dominent le peuple francophone : les anglophones et l'Église qui les soutiennent. Ils essaient de gagner plus de liberté politique pour les Canadiens français, tentant d'éliminer les projets assimilationnistes, car les Patriotes font partie de l'assemblée représentative. Pourtant, le Conseil exécutif et le conseil législatif (qui dominent l'assemblée représentative) se composent des Canadiens français qui soutiennent le gouvernement anglophone, c'est-à-dire l'Église et les seigneurs. Par conséquent, la politique finit par perdre son efficacité pour les Patriotes de défendre les intérêts francophones au Québec. Selon McRoberts, les actions des Patriotes

sont « a nationalist reaction to British domination of colonial government and of the economy »⁵¹. En 1837, Louis-Joseph Papineau mène ce groupe dans une révolte contre ces conditions, mais les anglophones les écrasent, ce qui a pour résultat un deuxième grand échec pour les Canadiens français après la Conquête⁵². Les Patriotes donc, les seuls Canadiens français qui avaient les moyens et la possibilité de changer la politique au Québec, se trouvent ainsi écrasés et sans le soutien du peuple francophone après la Rébellion en 1837.

Cet échec sert, bien sûr, à contribuer largement à la honte des Canadiens francophones. Ce qui l'aggrave encore plus, pourtant, est le célèbre « Lord Durham's Report » que l'on a déjà mentionné. En effet, après la Rébellion des Patriotes l'Angleterre envoie Lord Durham au Canada, tentant de comprendre les raisons pour « les problèmes » dans le Canada français, ainsi que d'y trouver des solutions possibles. Selon Lord Durham, les Canadiens français sont « a people with no history and no literature » et qui sont « uneducated and unprogressive »⁵³. La solution, d'après lui, est simple : l'assimilation complète des francophones, car il les croit inférieurs. On leur dit donc que « they had, and deserved to have, no future »⁵⁴, ce qui renforce très bien l'idéologie janséniste selon laquelle l'on « [naît] pour un petit pain »⁵⁵. En plus de la réaction de Lord Durham, un membre du clergé du Québec (qui soutient la gouvernance anglophone) remarque à un envoyé de Lord Durham que « Ce sont surtout des hommes instruits [...] qui furent à la tête de la rébellion et les grands séducteurs du peuple » et, de là, que l'on ne doit plus donner de l'instruction aux classes inférieures afin d'éviter d'autres rébellions⁵⁶. Il y a donc plusieurs conséquences de la Rébellion des Patriotes au niveau de l'économie, de la politique et de l'idéologie.

On a déjà vu que le colonisateur (l'anglophone) profite de l'état injuste du colonisé (le Québécois francophone). Ce qui arrive également dans la politique d'une société colonisée, d'après Memmi, est que celle-ci est réglée par les institutions du colonisateur⁵⁷. Parce que les anglophones (ou ceux qui soutiennent les projets des anglophones) dominent la politique dans le Conseil exécutif et le conseil législatif, chaque fois que les intérêts des deux groupes sont incompatibles, les anglophones l'emportent : on pend Louis Riel au XIX^e siècle et la conscription devient une réalité pendant les deux Guerres mondiales⁵⁸. Ce qui facilite cette domination est l'invasion des Américains au Québec au XIX^e siècle, ce que les Canadiens français ne soutiennent, ni ne rejettent⁵⁹. Afin d'empêcher d'autres tentatives américaines de prendre le Québec les anglophones se servent de l'immigration pour réussir à créer une population multiculturelle au Québec, surtout à Montréal⁶⁰. En fait on continue à encourager des anglophones à habiter le Québec⁶¹ pour ainsi renforcer l'assimilation des Canadiens français.

L'idéologie québécoise

On a déjà discuté d'un exemple où l'Église soutient le contrôle des anglophones, mais peut-on la considérer comme institution du colonisateur ? En même temps l'Église a une énorme influence sur l'idéologie des Québécois, ce qui est peut-être étonnant vu leur soutien des « colonisateurs ». L'explication la plus courante de ce qui semble être une contradiction, c'est le contrôle total de toutes les écoles⁶². En effet, le clergé a assez de pouvoir dans ce domaine qu'il n'y a pas de « random and uncontrolled erosion of the educational establishment »⁶³ : c'est à l'Église et à l'Église seule d'enseigner aux

Québécois ce qui importe et même ce qu'ils sont. Selon Rioux, les Québécois apprennent ainsi qu'ils sont « un groupe qui a une histoire édifiante, qui est devenu donc minoritaire au XIX^e siècle, et qui a pour devoir de préserver cet héritage qu'il a reçu de ses ancêtres et qu'il doit transmettre intact à ses descendants » : cet héritage se compose surtout « de la religion catholique, de la langue française et d'un nombre indéterminé de traditions et de coutumes »⁶⁴. En outre, l'Église continue à avoir ce pouvoir significatif sans contestation jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale.

Par conséquent, la colonisation est même reflétée dans l'idéologie du colonisé, car, d'après Memmi, les colonisés adoptent l'idée qu'ils sont inférieurs parce que cette idéologie colonisatrice devient « un signe familier »⁶⁵. Voilà pourquoi les Québécois se disent « nous sommes nés pour un petit pain »⁶⁶ : la tradition, propagée par l'Église à travers la pédagogie, encourage les Québécois à rester agriculteurs, à ne pas partir vers la ville, en somme de ne rien changer et de ne rien questionner. Pendant les années 1830, Alexis de Tocqueville trouve qu'un Canadien français typique est « tenderly attached to the land which saw his birth, to his church tower, and to his family »⁶⁷. En fait, très peu de choses changent en 1943 quand Richard Arès écrit « By tradition, vocation as well as necessity, we are a people of peasants. Everything that takes us away from the land diminishes and weakens us as a people and encourages cross-breeding, duplicity and treason »⁶⁸. Même si beaucoup de Québécois doivent partir vers la ville (surtout vers Montréal), il y a toujours une mythologie de l'agriculture selon laquelle on croit que la seule manière de se contenter de son labour est de travailler la terre. Voilà le seul emploi tout à fait « naturel »⁶⁹ selon cette mythologie, ce qui persiste jusqu'au milieu du XX^e

siècle. Lorsque *Les Fridolinades* apparaissent, donc c'est au Québécois de se contenter de son « petit pain » et c'est à l'Église de s'occuper des problèmes sociaux⁷⁰.

Pour aborder maintenant le rôle du gouvernement (et du point de vue des habitants, et du point de vue des politiciens), la perception de ce rôle est très révélatrice. Voyant le système politique comme une institution britannique, ne connaissant pas d'autres politiques possibles vu l'isolement physique et culturel, les Québécois peuvent seulement envisager une politique monarchiste comme celle de la France avant la Révolution française⁷¹. Ainsi, on ne croit point qu'une politique britannique saurait régler les problèmes sociaux des Québécois, donc on laisse cela à l'Église, tout comme on en a déjà discuté. Par conséquent, la politique ne sert pas à changer la société québécoise comme celle des autres provinces², ce que l'on voit surtout à travers la pédagogie mais également dans beaucoup de législations de travail qui ne changent qu'après toutes les autres provinces⁷².

Quant à Maurice Duplessis et l'Union nationale (qui contrôlent le gouvernement québécois dans une large mesure entre 1936 et 1960⁷³), il est tristement célèbre pour ses répressions de changements sociaux. En effet, Duplessis réussit à avoir « full authority over the management of the province's political affairs », car il laisse les anglophones dominer l'économie du Québec⁷⁴. Tout de même, il a le soutien de l'Église en leur donnant des « cadeaux » qui viennent des fonds publics : il déclare, en effet, « The Bishops eat from my hand »⁷⁵. Il ne soutient point la nationalisation des ressources, préférant laisser ce pouvoir aux grandes sociétés commerciales (très souvent étrangères

² Bien qu'il y ait certaines tentatives pour améliorer la société québécoise telles que Le Programme de restauration, dans le présent travail on cherche surtout à communiquer les tendances générales des politiciens.

ou anglophones), ce qui mérite une certaine attention⁷⁶. Comment peut-il donc s'identifier avec l'idée de l'autonomie du Québec tout en réprimant des mouvements sociaux et des changements économiques qui pourraient aider le Québec à devenir plus indépendant⁷⁷ ?

En effet, Duplessis accepte l'idéologie conservatrice des colonisateurs, c'est-à-dire que la politique sert surtout à défendre la culture et la religion, mais que l'on ne doit pas questionner la domination économique des anglophones, une idéologie qui date des années 1860⁷⁸. D'après René Chalout, « he [is] victim, without reason and despite his apparent arrogance, of reflexes of inferiority, old vestiges of the Conquest »⁷⁹. Il propage l'idée qu'il est un homme du peuple, qu'il parle français canadien et il déclare qu'il ne lit jamais les livres⁸⁰. Selon Rioux :

S'appuyant sur les populations rurales et sur une bonne partie du clergé qui contrôlait ces populations, ce parti [met] en pratique cette idéologie de conservation qui s'est perpétuée au Québec pendant de nombreuses décennies. Affectant le plus complet pragmatisme, se méfiant des intellectuels et des idéologues, Duplessis [mène] la politique la plus conservatrice au nom de l'autonomie du Québec et du gros bon sens paysan.⁸¹

En fait, il conteste même les deux changements qui ont lieu lorsqu'il est en pouvoir : il s'oppose au nouveau drapeau, croyant qu'il est trop « séparatiste », et il ne veut pas instaurer l'impôt provincial sur le revenu, craignant qu'il ne perde des votes⁸². Une interprétation explique ses hésitations comme sa manière à lui de protéger le Québec de la dépendance financière⁸³. Très souvent, pourtant, on voit ses actions (ou manque d'actions) comme indices qu'il est pris par la nécessité de garder le pouvoir politique, étant « consumed with the electoral game »⁸⁴. La seule influence au Québec qui cherche, pendant ce temps, à propager une nouvelle définition du gouvernement (où le gouvernement sert à protéger et aider le peuple face aux problèmes sociaux), est le groupe

d'intellectuels de l'École des sciences sociales de Laval, fondée en 1932 et devenue une Faculté en 1943⁸⁵. Pourtant, Duplessis les voit comme menace à son pouvoir politique et, étant pris par la nécessité de rester en pouvoir, il les soupçonne d'être communistes et les empêche de gagner du pouvoir politique⁸⁶.

Pour aborder maintenant l'importance de la langue en ce qui concerne la colonisation au Québec, on ne peut exagérer son importance dans toute société, car la langue permet la création d'une identité partagée par ceux qui la parlent. Comme on a déjà vu, le Québécois qui part pour la ville (surtout Montréal) rencontre, peut-être pour la première fois, la différence de culture entre lui et l'anglophone (surtout au niveau de la langue), ainsi que les résultats de cette différence⁸⁷. En parlant du bilinguisme, Memmi constate : « Que les gens parlent deux langues ne serait pas grave, si la langue la plus importante pour eux n'était pas ainsi écrasée et infériorisée »⁸⁸, ce qui est précisément le cas au Québec. Sans examiner les raisons pour la différence de langue au Québec et en France au XX^e siècle il faut remarquer cette différence car, au Québec, il y a une forte valorisation du français parlé en France et de l'anglais. D'après Pierre Bourdieu dans *Ce que parler veut dire*, « tous les discours voués à 'faire autorité' et à être cités en exemple du 'bon usage' confère à celui qui l'exerce un pouvoir sur la langue et par là sur les simples utilisateurs de la langue et aussi sur leur capital »⁸⁹. La dévalorisation des Québécois face aux anglophones et aux Français se remarque donc même au niveau de la langue, le français québécois étant un français « corrompu ». Ainsi, les langues reconnues au Québec comme « officielles » (c'est-à-dire le français de France et l'anglais) renforcent « l'autorité qui fonde sa domination »⁹⁰, la domination des Québécois qui ne

parlent qu'un « dialecte »⁹¹, et cette différence de « langue » vis-à-vis « dialecte » devient une expression de mépris envers celui qui parle le « dialecte ».

L'idéologie colonisatrice adoptée par le colonisé est donc peut-être le plus visible à travers la langue, car le colonisé « De lui-même, se met à écarter cette langue infirme, à la cacher aux yeux des étrangers, à ne paraître à l'aise que dans la langue du colonisateur »⁹² afin de ne plus être reconnu comme colonisé. Croyant avoir une mauvaise grammaire et une langue inférieure, voyant leur langue comme marque de la main-d'œuvre, les Québécois finissent par avoir honte de leur langue. D'après Jean-Marie Laurence même en 1963 :

Chez nous le souci du « bon langage » tourne souvent à l'obsession. Nous apportons plus d'importance à la façon de dire les choses qu'aux choses elles-mêmes. Nous nous taisons plutôt que de parler d'une façon imparfaite. Cette inhibition finit par paralyser notre pensée elle-même. Nous possédons au plus haut degré le complexe des peuples qui dépendent d'une métropole au point de vue linguistique.⁹³

Ils deviennent « soudain dépossédés de leur propre langue »⁹⁴ et ils ne sont plus capables de bien communiquer, car ils ne connaissent pas les langues colonisatrices et leur propre langue démontre un statut social « inférieur ». D'après Bourdieu : « Parmi les censures les plus efficaces et les mieux cachées, il y a toutes celles qui consistent à exclure certains agents de la communication en les excluant des groupes qui parlent ou des places d'où l'on parle avec autorité »⁹⁵. Ceux qui sont dans une telle situation deviennent par conséquent muets face aux occasions officielles⁹⁶, donc leur impuissance politique est d'autant plus conséquente.

On a déjà discuté de l'importance de la pédagogie dans la société québécoise comme seule porteuse de culture et de tradition et que celle-ci est contrôlée par l'Église.

Dans ce contexte, les étudiants apprennent « la dévaluation des modes d'expression populaires » face à l'anglais et au français de France⁹⁷. L'étudiant apprend cette différence « tout naturellement » et finit par reconnaître d'autant plus l'autorité de ceux qui parlent les langues dominatrices⁹⁸.

Les Québécois dépendent alors de la France pour réapprendre à parler : la mise au point est sur la grammaire normative, où tout ce qui importe est d'imiter le français de France, ce qui contribue à la dévalorisation du français québécois. En outre, cette dévalorisation désavantage les Québécois non seulement parce qu'ils parlent le français québécois, mais aussi parce qu'ils se trouvent incapables d'offrir d'autres options à leurs enfants : « l'expression correcte [...] ne peut être produite que par des locuteurs possédant la maîtrise pratique des règles savantes »⁹⁹, alors ils finissent par enseigner le français québécois à leurs enfants. Se souvenant de l'immigration encouragée par les anglophones, il est important de noter que les immigrants non-anglophones choisissent beaucoup plus souvent l'anglais que le français québécois comme nouvelle langue, ce qui finit par donner plus de pouvoir économique aux immigrants qu'aux Québécois francophones¹⁰⁰. Les tentatives d'assimilation des anglophones finissent par créer une forte division de classes entre ceux qui parlent français québécois et ceux qui ne le parlent pas.

Après des années de colonisation, de mépris et d'exploitation, le Québécois finit par avoir honte de ces ancêtres et de lui-même. En outre, cette honte de soi-même que l'on voit partout dans l'histoire du Québec, de la Conquête à la Rébellion des Patriotes et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, mène à un mépris pour tous ceux qui partagent cette même existence. Le Québécois, dans ces circonstances, n'est pas capable d'aimer les autres, car il ne sait point s'aimer. Voilà pourquoi les Québécois se trouvent « pauvres

dans un pays riche, citoyens de seconde classe dans leur propre cité, forcés de travailler dans la langue des maîtres, étrangers sur le sol même de leur patrie, déchirés entre ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être »¹⁰¹. Au moment où jouent *Les Fridolinades* on commence à questionner cette idéologie colonisatrice où les Québécois francophones sont inférieurs aux Canadiens anglophones, où le français québécois n'est pas une vraie langue. Cela devait être le cas selon Memmi, car « La situation coloniale, par sa propre fatalité intérieure, appelle la révolte »¹⁰²; d'après McRoberts, les changements sociaux peuvent refléter le fort désir des dominés de rejeter la dépendance¹⁰³. Rioux, de sa part, constate :

Il apparaît donc que le Québec [subit] massivement, pendant la décennie 1939-1949, des transformations plus importantes que dans quelque autre décennie de son histoire, mises à part celles de la Conquête de l'Insurrection. L'idéologie de conservation qui [a] surmonté toutes les autres vagues d'industrialisation et d'urbanisation [ne peut] résister victorieusement à la dernière.¹⁰⁴

L'idéologie colonisatrice selon laquelle il faut subir la domination des anglophones, l'idéologie soutenue et propagée par l'Église et par Duplessis pendant ce temps même, n'est plus acceptée et le Québec commence à s'interroger sur son identité. En fait, une amie française de Vallières lui a conseillé « Tu dois apprendre à vivre avec ce que tu es, dans ton pays tel qu'il est, ni meilleur ni pire que les autres »¹⁰⁵, et voilà ce que le Québec commence à faire dans cette période où on joue *Les Fridolinades*.

Le colonisé rejette donc le colonisateur avec tout ce qui le relie à la culture colonisatrice et il rejette surtout les langues colonisatrices, c'est-à-dire l'anglais et le français de France dans le cas du Québec. Évident surtout au niveau de la langue, on en discutera en plus de détails lors de la discussion du contexte littéraire des *Fridolinades*. Quant à la vie sociale, on a déjà vu que Duplessis se méfie de ceux qui viennent de la

Faculté des sciences sociales de Laval, ceux qui constituent d'après Marcel Fournier un « social movement »¹⁰⁶. Par exemple, lors de la grève d'Asbestos en 1949 ce groupe participe tout comme beaucoup d'artistes à soutenir les grévistes¹⁰⁷ et Duplessis se sert de la police provinciale pour les arrêter¹⁰⁸. Malgré les tentatives de l'Église pour contrôler les syndicats en fondant des syndicats catholiques¹⁰⁹, ces mêmes syndicats deviennent de plus en plus agressifs afin de « correct the 'abuses' and 'inadequacies' of capitalism »¹¹⁰. La conscription relève également les tensions au Québec, ce qui résulte en manifestations violentes¹¹¹. C'est donc une période de grands changements qui transforment le Québec à jamais.

Le contexte terre-neuvien³

Il est indéniable qu'entre le Québec et Terre-Neuve il y a des différences historiques, politiques, idéologiques et littéraires. Cependant, il y a également des similarités, même si elles n'ont pas lieu en même temps ou dans le même ordre que le Québec, et l'on y trouve une perception d'infériorité qui se transforme en fierté. On y est exploité et l'on y trouve une pauvreté sévère qui date depuis des siècles, même dès le début de la colonisation de Terre-Neuve. L'idée d'une nation unique se révèle différemment qu'au Québec, mais avec beaucoup de résultats comparables. Surtout au niveau de la politique, Terre-Neuve se différencie des autres colonies nord-américaines (y compris le Québec), alors on discutera de cette différence (ainsi que des autres) en ce qui concerne l'effet sur le peuple qui verra en Uncle Mose un compagnon, un frère, un semblable.

L'histoire terre-neuvienne

Tout comme en Nouvelle-France, Terre-Neuve a une colonisation limitée, même en une plus grande mesure. Découverte officiellement en 1497, on ne sait pas la date exacte du début de la colonisation de cette colonie britannique, pourtant on croit que la colonisation aurait commencé dès le début du 16^e siècle¹¹². Ce qui distingue cette colonie des autres colonies nord-américaines, cependant, c'est qu'au début du 19^e siècle Terre-Neuve n'a toujours pas de statut politique ; ce n'est pas encore officiellement une colonie, car l'Angleterre veut laisser les droits de pêche aux pêcheurs britanniques¹¹³. Tous ceux qui habitent Terre-Neuve n'ont donc aucun droit. Selon Frederick Rowe, ce qui contribue

³ À cause du contexte historique il faut noter que nous avons choisi de nous servir des noms anglophones pour les endroits à Terre-Neuve. Pourtant, le nom de la province est en français.

à isoler et éloigner la population terre-neuvienne encore plus que cette politique c'est une économie basée presque exclusivement sur la pêche¹¹⁴. En outre, la France a les droits de pêche à la côte ouest de l'île¹¹⁵, ce dont on discutera plus tard. Pourtant, en dépit de tous ces facteurs vers 1830 la population s'élève à cinquante mille¹¹⁶, mais le gouvernement britannique reste sur ses positions affirmant que Terre-Neuve n'est pas une colonie et que par conséquent elle « [does] not, therefore, merit the help and attention that [are] being given to the recognized colonies on the North American mainland »¹¹⁷. Tout comme la France exploite les habitants de la Nouvelle-France, le gouvernement britannique démontre de l'indifférence envers les habitants de Terre-Neuve, la raison primordiale étant le désir de contrôler exclusivement son économie.

L'économie terre-neuvienne

Comme on a déjà vu en discutant du contexte québécois, d'après Albert Memmi le colonisateur exploite le colonisé économiquement disant qu'il n'est pas nécessaire de le payer équitablement, car le colonisé est « oisif », ce qui est une forme de racisme. Au Québec on discute de cela voyant les anglophones comme colonisateurs et les Québécois comme colonisés. À Terre-Neuve, par contre, l'exploitation existe entre deux classes majeures de Terre-Neuve, notamment entre les marchands et les pêcheurs. En outre, il y a de l'exploitation de la part des autres pays tels que l'Angleterre, le Canada ainsi que les États-Unis. Le but du présent travail étant de discuter des littératures québécoise et terre-neuvienne, par contre, on ne tardera pas à examiner si on peut considérer Terre-Neuve comme exemple de la colonisation (en termes d'exploitation) ou non. Il suffit pour ce travail de noter les instances où la théorie de la colonisation, c'est-à-dire les marques et

les résultats d'après Memmi, s'applique à Terre-Neuve et surtout aux pêcheurs, ceux qui se trouvent dans *The Chronicles of Uncle Mose*. Par conséquent, là où on voit l'exploitation on en parlera en termes de la colonisation, sans vouloir dire qu'à Terre-Neuve il s'agit d'une colonisation évidente.

Le « Truck System » de Terre-Neuve mérite donc attention, car il règle l'économie terre-neuvienne même jusqu'au XX^e siècle. Selon ce système, le pêcheur se trouve sans droits et impuissant vis-à-vis de son marchand. Le pêcheur lui achète tout ce dont il a besoin sous forme de crédit et le pêcheur lui rembourse en nature à la fin de l'année la valeur de ce qu'il a emprunté depuis un an. Le marchand choisit tous les prix et sans marchand un pêcheur n'a pas la capacité de pêcher : il dépend donc complètement du marchand, qui a le droit de refuser le pêcheur. Si le pêcheur ne sait pas lire (ce qui est très souvent le cas) il n'a pas la capacité de vérifier si le marchand est honnête ou non¹¹⁸. En outre, même jusqu'au XX^e siècle il n'y a pas encore de syndicat pour les pêcheurs, car on les considère autonomes et ils sont isolés alors, d'après S.J.R. Noel, ils sont « more closely akin to an agrarian peasantry than to an industrial proletariat »¹¹⁹.

Quant à la pêche elle-même, tout comme les enfants des fermiers canadiens-français ne peuvent pas toujours rester dans leur village natale, les enfants des pêcheurs doivent eux aussi déménager lorsqu'on arrive à la population maximum¹²⁰. Par conséquent, certains emménagent à une baie différente, à un centre économique tel que St. John's ou Corner Brook, ou il leur faut quitter Terre-Neuve. La plupart des habitants terre-neuviens étant pêcheurs cela veut dire pour ces gens « at best [...] a subsistence livelihood and, at worst, wide-scale depressions » où il faut chercher le « dole », c'est-à-dire l'assurance chômage, ce qui est le cas même jusqu'en 1900¹²¹. En fait, le « dole » est

la seule option pour les pêcheurs quand ils ne reçoivent pas assez d'argent de la pêche (que c'est le cas à cause d'un marchand injuste ou même s'il n'y a pas assez de pêche). Donc, au XX^e siècle il y a jusqu'à un tiers de la population de Terre-Neuve qui cherche le « dole », cependant plus d'un tiers vit dans la misère, car « the stigma and humiliation associated with dole [causes] many families needing help to refrain from seeking it »¹²². Tout comme pour les Québécois, il y a peu d'options économiques pour les Terre-Neuviens. On peut même dire des Terre-Neuviens qu'ils se croient « nés pour un petit pain » car ils ne se révoltent pas contre ce système pendant très longtemps. Si on se souvient qu'il y a beaucoup de poissons lors de la découverte de Terre-Neuve, l'exploitation des pêcheurs s'explique, d'après William Coaker (qui tente d'abolir cette injustice pendant le XX^e siècle) par le fait que les Terre-Neuviens ne comprennent pas leur pouvoir économique en tant que pêcheurs dans un pays basé économiquement sur la pêche¹²³. Pour revenir à la théorie coloniale de Memmi, dans un pays colonisé le statut social inférieur des colonisés devient « un signe familier », ce qui est le cas à Terre-Neuve tout comme il l'est au Québec. Pourtant, peu importe pourquoi ils ne contestent pas leur statut social, les pêcheurs terre-neuviens se trouvent eux aussi « pauvres dans un pays riche » lorsque l'on considère la profusion de la pêche.

Malgré les tentatives du gouvernement d'améliorer ce problème économique, la misère reste très présente dans la vie des Terre-Neuviens. À St. John's en 1805, par exemple, « living conditions for most of the inhabitants [are] probably the worst in North America » car les habitations sont sales et chargées, les maladies sont fréquentes et il y a peu d'écoles¹²⁴. Entre 1880 et 1900 on crée d'autres emplois pour les Terre-Neuviens à part la pêche tels que ceux du chemin de fer, dans l'agriculture, des mines et de la scierie,

mais ces nouveaux emplois accommodent seulement l'agrandissement naturel de la population : ils n'aidaient pas véritablement la dépendance de la pêche ni la misère du peuple¹²⁵. De plus, pendant les années 1920 la dette publique augmente très vite¹²⁶ et par conséquent le gouvernement dépend complètement des aides d'Angleterre, ce que l'on verra lors de la discussion de la politique.

Avec le commencement de la Deuxième Guerre mondiale les bases militaires américaines fournissent beaucoup d'emplois aux Terre-Neuviens : heureusement parce que le « public relief or dole for the able-bodied unemployed [disappears] »¹²⁷. Cependant, « evidences of deprivation and malnutrition [are] commonplace » surtout avec une « physical and mental lassitude »¹²⁸. Alors, malgré certaines améliorations, en 1949 Terre-Neuve reste toujours plus pauvre comparée aux autres provinces canadiennes : il y a moins de médecins, d'infirmières et de lits dans les hôpitaux ; le taux de mortalité à cause de la tuberculose et de la maladie infantile est plus élevé ; un tiers de la population a moins de quinze ans, donc le pourcentage de la population qui travaille est plus faible ; il y a plus de travailleurs qui sont handicapés ; il y a plus de veuves et d'enfants dépendants ; les personnes âgées reçoivent très peu de fonds gouvernementaux ; les pêcheurs ne réussissent pas à recevoir d'allocations de chômage (même vers la fin des années 1950) ; et beaucoup des handicapés physiques ou mentaux ne reçoivent aucune aide du gouvernement¹²⁹.

Pour alléger cette réalité, pendant les deux premières années de la Confédération (c'est-à-dire en 1949 et en 1950) le gouvernement provincial de Terre-Neuve crée des emplois intitulés « make work projects » pour ceux qui cherchent le « dole ». Pourtant, pour ceux qui vivent dans la misère sans prendre le « dole » à cause de la honte, qui n'est

pas associée aux emplois créés par le gouvernement. Par conséquent, beaucoup plus de gens cherchent ces nouveaux emplois que ce que le gouvernement prévoyait. Le gouvernement ne réussit donc pas à soutenir ces projets et doit les abandonner et encore une fois offrir le « dole » aux Terre-Neuviens¹³⁰. Une autre tentative du gouvernement terre-neuvien est de donner presque 1700 subventions entre 1951 et 1966 aux pêcheurs pour leur donner l'occasion de faire construire des « longliners » ou bien pour acheter de nouveau matériel. Par contre, le gouvernement fédéral tarde à contribuer à ce projet et on ne prend pas de décision avant 1964¹³¹. Alors, quand Richard Arès écrit des Québécois « By tradition, vocation as well as necessity, we are a people of peasants »¹³² il pourrait également l'écrire des Terre-Neuviens. En outre, tout comme au Québec, les lois qui amélioreraient la vie du peuple arrivent très tard à Terre-Neuve par rapport aux autres provinces canadiennes.

La politique terre-neuvienne

Quant à la politique, ce qui est essentiel à comprendre c'est que même si les différences sociales comme irlandais-anglais et catholique-protestant se manifestent de temps en temps, il y a également à Terre-Neuve « the underlying potential of the people to realign their loyalties on the basis of economic class »¹³³. Par conséquent, beaucoup de changements politiques à Terre-Neuve (surtout en ce qui concerne l'économie) reflètent la coopération de ces deux grands groupes religieux afin d'améliorer la vie des pêcheurs, ceux-ci exploités par les marchands. Alors les pêcheurs et les marchands réussissent à travailler ensemble notamment sous les circonstances où on tente de regagner « the French Shore » pour créer une plus forte identité nationale¹³⁴. Et, malgré les statuts

sociaux différents, la politique est un milieu où l'on a au moins la capacité de travailler ensemble, ce qui arrive quand les Terre-Neuviens s'alignent sur les intérêts des différentes classes, le premier exemple arrivant dans les années 1830.

Le gouvernement représentatif

On a déjà vu que l'on ne considère pas Terre-Neuve une colonie avant les années 1830, ce qui résulte en une vie dure pour ceux qui habitaient l'île, une vie sans droits et sans système judiciaire. On a également vu la similarité entre la perspective de l'Angleterre et de la France vis-à-vis de leur terre nord-américaine : que les peuples qui vivent sur cette terre ne méritent pas d'attention. En 1815 il y a une Cour suprême à St. John's, mais celle-ci est corrompue et elle a peu d'influence concrète : en 1820, par exemple, pendant « The Landergain Case » on finit par flageller un homme pour une infraction mineure¹³⁵. Ces conditions déplorables de Terre-Neuve transforment St. John's en « a centre of political agitation », et vers les années 1820 William Carson (chirurgien écossais) et Patrick Morris (marchand irlandais) inspirent le peuple à ne plus accepter l'indifférence britannique : en 1832 l'Angleterre finit par conférer à Terre-Neuve le gouvernement représentatif, ce que la Nouvelle-Écosse, par contre, a déjà depuis 1758¹³⁶. Comme Memmi le constate en parlant de la colonisation, de telles injustices appellent « la révolte » et Terre-Neuve réussit beaucoup plus vite que le Québec à changer certaines injustices de la part de l'Angleterre, comme dans la politique.

Le gouvernement responsable

Après ce grand changement politique qui donne aux Terre-Neuviens les droits et la citoyenneté, la politique à Terre-Neuve se divise en deux : les marchands dominent le

parti conservateur et ils ne veulent plus rien changer, craignant de perdre du pouvoir si la politique continue à se transformer ; ceux qui ont soutenu Carson et Morris auparavant, par contre, deviennent le parti libéral et ils cherchent le gouvernement responsable. Voilà le début d'une politique qui se focalise surtout à St. John's, car le parti libéral compte sur l'agitation populaire ce qui est seulement possible dans des endroits plus peuplés comme la Avalon Peninsula et surtout St. John's. Ce qui est également intéressant à noter c'est qu'à Terre-Neuve la moitié de la population à ce moment-là est catholique et irlandaise, l'autre est protestante et anglaise, mais ce sont précisément les catholiques irlandais qui habitent la Avalon Peninsula, les protestants anglais habitant le reste de l'île¹³⁷. Cela dit, il y a bien sûr des protestants anglais à St. John's et les catholiques irlandais qui n'y habitent pas. Cependant, cette distribution de la population selon l'origine aide beaucoup le parti libéral, car des catholiques irlandais, ceux qui sont prêts à les soutenir politiquement, sont facilement accessibles dans une région plus peuplée. Par conséquent, en 1854 Terre-Neuve reçoit finalement le gouvernement responsable déjà en place dans toutes les autres colonies britanniques¹³⁸, et en 1855 Terre-Neuve devient « internally self-governing »¹³⁹.

Pourtant, malgré le nouveau statut politique de Terre-Neuve il y a toujours le problème du « French Shore », c'est-à-dire la région à l'ouest de Terre-Neuve où la France jouit du droit de pêcher et faire sécher le poisson. Cette région fait partie de la côte et contrôle donc la pêche dans cette région : par conséquent, Terre-Neuve n'a pas le droit de régler économiquement sa plus grande ressource naturelle¹⁴⁰. En outre, les droits des habitants du « French Shore » sont ambigus, car le gouvernement responsable se trouve

« in the intolerable position of having assumed responsibility for the welfare and good government of its citizens without power commensurate with that responsibility »¹⁴¹.

À cause des tensions dans cette région, la France et l'Angleterre créent une convention en 1857 pour diviser cette région en deux, considérant une moitié comme exclusivement française (et donc inaccessible aux Terre-Neuviens), les Français à Terre-Neuve et les Terre-Neuviens ayant « a 'concurrant' right of fishing », alors elle n'appartiendrait même pas exclusivement aux Terre-Neuviens, mais ceux-ci partageraient cette moitié avec les Français habitant « the French Shore »¹⁴². La réponse terre-neuvienne est révélatrice à la fois de leur identité comme nation et de leur pouvoir politique en ce qui concerne l'île :

As our fishery and territorial rights constitute the basis of our commerce and of our social and political existence, as they are our birthright and the legal inheritance of our children, we cannot, under any circumstances, assent to the terms of the convention [...].¹⁴³

Même si on ne peut considérer cet acte comme ressemblant à l'abandon français de la Nouvelle-France lors de la Conquête, les Terre-Neuviens voient cette convention britannique-française comme une trahison : l'indifférence de l'Angleterre envers les Terre-Neuviens se révèle de nouveau. L'identité nationale de Terre-Neuve se manifeste surtout lorsque l'on parle de « our birthright and the legal inheritance of our children », car ils se voient distincts de l'Angleterre. En outre, ce qui distingue Terre-Neuve du Québec dans cette situation est la réponse des Britanniques : on abandonne la convention parce que l'on dit que « the consent of the community of Newfoundland is regarded by Her Majesty's Government as the essential preliminary to any modification of their territorial or maritime rights »¹⁴⁴. Cela donne à Terre-Neuve non seulement la victoire

contre la convention, mais cela donne au gouvernement terre-neuvien du pouvoir quant aux décisions prises par l'Angleterre à propos de la terre et de la pêche. Cependant, malgré que le gouvernement responsable a le droit de refuser cette convention il n'a pas le droit de contrôler cette région : les droits du « French Shore » restent entre les mains de la France jusqu'en 1904¹⁴⁵ où Terre-Neuve est finalement « master in its own house » tout comme le Canada¹⁴⁶. Ce qui est important à noter c'est qu'en dépit des efforts de Terre-Neuve à prendre plus de pouvoir politique ou économique, le véritable pouvoir reste toujours avec l'Angleterre. Dans le cas du « French Shore » l'Angleterre accepte le refus de Terre-Neuve de la convention, mais c'est précisément cette décision de la part de l'Angleterre qui démontre qu'elle domine toujours la politique de Terre-Neuve, mais d'une manière moins évidente qu'au Québec.

Pour aborder maintenant les syndicats, on a déjà mentionné qu'il n'y a pas de syndicats pour les pêcheurs avant 1900, car ceux-ci sont isolés physiquement et parce qu'on les considère autonomes et donc sans besoin de syndicat. En outre, on a vu que ces pêcheurs n'ont pas de droits envers leur marchand et que l'on les exploite très souvent à travers le « Truck system ». Coaker veut donc les convaincre de leur importance économique et transformer la honte associée à la pauvreté des pêcheurs en fierté¹⁴⁷, ce qui arrive lentement au Québec comme on en a déjà discuté. Malgré que l'isolement des communautés terre-neuviennes à ce moment-là « [is] not so great as to impose social stagnation »¹⁴⁸, l'idée que l'on peut améliorer les conditions de travail est pour les Terre-Neuviens une idée révolutionnaire : « Their spirit [is] militant, their language the language of class struggle »¹⁴⁹. Ils combattent les injustices surtout à travers la politique, ce qui finit par créer une forte division entre le F.P.U. (Fishermen's Protective Union) et

le gouvernement de l'époque qui consiste du parti populiste. D'après le gouverneur en 1912 :

Mr. Coaker is an agitation of a most mischievous and dangerous type who not only poses as a champion of the fishermen but also as a second Moses arisen to relieve the fishermen (the children of Israel) from the bondage of the Merchants (the Egyptians) [...] a man who will stop at nothing to accomplish his ends, which I believe to be the overthrow of law and order and the dislocation of the entire trade of the Colony.¹⁵⁰

Tout comme le gouvernement de Duplessis se méfie de l'École des sciences sociales de Laval et essaie de les discréditer, le gouvernement à Terre-Neuve cherche à faire taire Coaker, symbole de la liberté économique des pêcheurs terre-neuviens. Ce qui est également important à noter est la signification du rapprochement entre Coaker et Moïse : pour les Terre-Neuviens de l'époque, peu importe s'ils sont catholiques ou protestants, Moïse signifie un messie, une personne choisie par Dieu pour les diriger et les protéger. Pourtant, un tel symbole se maintient seulement lorsque le « messie » reste sans défaut. Que Coaker veuille ce genre de respect et d'adoration ou non, il n'est pas capable de maintenir cette image jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

En effet, à la différence du Québec, Terre-Neuve (y compris le F.P.U.) accepte volontiers que l'on aide l'Angleterre à combattre pendant la Première Guerre mondiale¹⁵¹. Cependant, des Terre-Neuviens qui font partie du régiment terre-neuvien et qui part pour la guerre, vingt pour cent meurent en combat comparé à seulement 9.6 pourcent des soldats du Canada meurent : d'après Noel, « Time after time the Newfoundland troops [are] committed to futile and suicidal attacks by their English staff officers »¹⁵². Encore une fois, avec des résultats accablants et très visibles, l'Angleterre démontre de l'indifférence envers le peuple terre-neuvien. Déjà plus de huit mille hommes s'engagent

comme volontaires pour le service militaire, « a greater enlistment per capita of population than any other country in the British Empire, excluding only the United Kingdom », mais le 9 avril 1918, l'Angleterre demande au gouvernement terre-neuvien au moins trois cents soldats de plus et soixante hommes de plus chaque mois¹⁵³. Dès 1913 il y a dans le Chambre des communes les membres du F.P.U., y compris William Coaker¹⁵⁴. Par conséquent, pendant la guerre Coaker, le messie, fait partie du gouvernement qui reçoit cette demande de l'Angleterre et qui doit prendre une décision difficile : pour satisfaire l'Angleterre il faut imposer la conscription pour ceux entre 19 et de 39 ans¹⁵⁵.

Terre-Neuve face à cette décision se sent encore une fois trahie, mais cette fois-ci cela vient d'un symbole messianique, William Coaker, car « in the end, no doubt reluctantly, he [gives] it his full support – not only in the House but outside where it [is] needed far more. At a time when the possibility of armed resistance [is] very real, he [is] mainly responsible for lowering the temperature » par son influence à travers le F.P.U. : il envoie des lettres expliquant ce que signifie la conscription et les raisons pour lesquelles il la soutient¹⁵⁶. Malheureusement pour Coaker et le F.P.U., « for years he could do no wrong » et il se trouve maintenant face à une situation intolérable où on le perçoit comme un traître¹⁵⁷.

Si on se souvient de la Rébellion des Patriotes, la première rébellion significative en Nouvelle-France des exploités contre ceux en pouvoir, le résultat est un deuxième échec après la Conquête. À Terre-Neuve, Coaker et le F.P.U. sont également « A revolution, though a peaceful one »¹⁵⁸ contre les injustices économiques. Leur soutien de la conscription est également une deuxième trahison après la convention de l'Angleterre

au sujet du « French Shore ». Une autre similarité entre ces tentatives c'est que le résultat est que ceux qui ont la capacité de changer l'économie et la politique se trouvent muets et discrédités par ce même peuple qu'ils veulent aider⁴. Pourtant, si la Première Guerre mondiale provoque chez les Terre-Neuviens le sentiment de trahison elle apporte également l'idée d'une nation distincte, surtout vis-à-vis du Canada¹⁵⁹. Dès 1918, sans changement constitutionnel, Terre-Neuve ne s'appelle plus une colonie, mais se voit désormais égale avec le Canada, se nommant un dominion¹⁶⁰. Par conséquent, l'idée de Jacques Berque quand il parle de la distance sociologique entre le Québécois et l'Autre (les anglophones) se révèle pendant la guerre lorsqu'un soldat terre-neuvien écrit, « We are all very particular here that we should not be classed as Canadians »¹⁶¹, ainsi que lorsque Terre-Neuve se nomme un dominion après la guerre.

Quant aux résultats économiques de la guerre, de nombreux Terre-Neuviens ont « a first taste of material prosperity, North American style » où l'on dépense plus d'argent qu'auparavant et on s'attend à ce que cela reste le cas même quand ce n'est plus réalisable¹⁶². Par conséquent, selon Noel, pendant les années 1920, le gouvernement et les Terre-Neuviens en général dépensent beaucoup d'argent à cause du « gambler's mentality » : tout comme les pêcheurs qui répondent aux saisons où ils ne gagnent pas beaucoup d'argent en espérant plus pour la saison suivante, Terre-Neuve continue à dépenser de l'argent en espérant que l'économie s'améliore, mais ce n'est pas le cas¹⁶³. Donc, après cinq années de prospérité la dette nationale est de 43 032 865 \$ en 1920, ce

⁴ Cela dit, on ne nie point le fait qu'à Terre-Neuve Coaker réussit à travers le F.P.U. à faire des changements importants dans la société terre-neuvienne sur le plan de l'économie, ainsi que de l'idéologie en essayant de transformer la honte en fierté. On cherche surtout à souligner l'idée qu'à cause de la conscription, les Terre-Neuviens se sentent encore une fois trahis.

qui devient 60 451 754 \$ si l'on considère les emprunts¹⁶⁴. En outre, le gouvernement de Sir Richard Squires se révèle corrompu ; en 1923 « the lid suddenly [blows] off, releasing a malodorous scandal, bringing down the government, and initiating a period of political confusion without precedent in the island's history »¹⁶⁵. Sans se soucier trop des détails, en 1931 Terre-Neuve a des dettes et les banques refusent de lui prêter encore plus d'argent jusqu'au moment où le Canada intervient avec une condition significative et avec des conséquences énormes : « It is therefore our purpose to request immediately His Majesty's Government in Great Britain to nominate a Commissioner » qui, avec l'Angleterre, cherche à résoudre les problèmes politiques et économiques à Terre-Neuve¹⁶⁶. Pendant cette récession où la misère est encore plus présente qu'auparavant, il n'y avait pas de violence populaire jusqu'au mois de février 1932. En effet, le ministre des Finances, Major Peter Cashin, démissionne disant que :

[...] the prime minister [Squires] [is] guilty of deliberately falsifying the minutes of the Executive Council in order to deceive the governor and some of his cabinet by covering up certain fees he [has] been paying to himself out of the public funds. Other members of the cabinet, he [charges], [are] similarly guilty of corrupt practices [...].¹⁶⁷

Plusieurs émeutes résultent de ces accusations et le 5 avril « a seething mob of ten thousand people » attaque la Chambre des communes et Squires s'enfuit après avoir reçu « a blow to the face »¹⁶⁸.

La Commission du Gouvernement

Le 11 juin de cette même année apporte des élections et en dépit des accusations et attaques, Squires a « no intention whatsoever of tendering his resignation »¹⁶⁹, alors il reste un des candidats. Celui qui gagne par contre, Frederick C. Alderdice, promet aux Terre-Neuviens que, quant aux recommandations du Commissionnaire, « No action will

be taken that does not first have the consent of the people »¹⁷⁰. Ces recommandations, qui tentent d'améliorer l'économie et la politique de Terre-Neuve, conseillent la dissolution du gouvernement responsable et la création de la Commission du Gouvernement composée de trois Terre-Neuviens, de trois Britanniques et d'un gouverneur¹⁷¹.

Encore une fois, l'Angleterre a le contrôle de la politique terre-neuvienne, car elle a le droit de choisir les sept délégués. En outre, cette fois-ce le gouvernement est une « institution » de l'Angleterre tout comme la politique québécoise était une institution du colonisateur, l'anglophone. Le gouverneur, élu par l'Angleterre, a « full legislative and executive power »¹⁷², car on n'a plus confiance en la capacité des Terre-Neuviens de se gouverner, tout comme écrit Sir Percy Thompson, un Anglais, en 1932 : « I am rapidly reaching the conclusion that no elected Government can really govern successfully ; it is much too closely in touch with the governed »¹⁷³. Comme l'a déjà fait Lord Durham en mettant en doute l'intelligence (et même l'humanité) des Canadiens français, Sir Thompson discrédite les Terre-Neuviens aux yeux des autres et même à leurs propres yeux. Dans l'assemblée il n'y a pas de forte opposition¹⁷⁴, et Alderdice, le dernier premier ministre de Terre-Neuve « [places] his signature on the paper that [surrenders] dominion status »¹⁷⁵, mais sans vote du peuple comme il leur a promis¹⁷⁶. Même si c'est un choix nécessaire qui contribue à améliorer l'économie et la politique de Terre-Neuve, c'est quand même « la protection » d'un autre groupe en pouvoir, l'Autre, car on croit que Terre-Neuve « ne sait pas ce qui est meilleur pour elle », ce qui rappelle encore une fois l'attitude du colonisateur envers le colonisé.

Pourtant, malgré cette « protection » les conditions économiques à Terre-Neuve ne s'améliorent point : d'après un Anglais qui fait partie de la Commission du

Gouvernement en 1936, « My impression [...] is that the economic position of the labouring classes ... is not improving, but on the contrary perhaps still deteriorating. I am appalled by the growing poverty in the outports »¹⁷⁷. Tout comme la Deuxième Guerre mondiale apporte des emplois à beaucoup de Québécois, en 1939 à Terre-Neuve il n'y a plus de chômage et le gouvernement terre-neuvien a assez d'excédent budgétaire pour contribuer financièrement aux actions de l'Angleterre pendant la guerre¹⁷⁸. On attribue cette prospérité surtout à la décision de l'Angleterre de « vendre » des terres terre-neuviennes aux Américains à titre de concessions territoriales, où les États-Unis reçoivent le contrôle de trois endroits différents à Terre-Neuve qui seront destinés pendant 99 années aux bases militaires¹⁷⁹. Encore une fois, l'Angleterre prend une décision importante en dépit de l'appréhension des membres terre-neuviens de la commission¹⁸⁰, et c'est une décision prise avant tout pour avantager l'Angleterre : elle reçoit cinquante destroyers pour ces concessions territoriales¹⁸¹.

La Confédération

Cependant, la prospérité de la guerre ne se maintient pas et la misère revient, car on dépend toujours de la pêche : la misère, ce qui inspirait certains à vouloir se joindre au Canada en 1869⁵, inspire de nouveau certains à penser aux avantages d'une union politique avec le Canada en 1948¹⁸². L'Angleterre, de sa part, considère Terre-Neuve trop dépendante, surtout économiquement : leur réponse est de réessayer de la convaincre à se joindre au Canada¹⁸³. Le gouvernement canadien est également ouvert à cette solution, car cela permettrait un contrôle plus unifié de la côte atlantique¹⁸⁴ : à Terre-Neuve, par

⁵ Dans les élections de 1869 on a un autre exemple où les divisions de classe et de religion n'empêchent pas les Terre-Neuviens à travailler ensemble pour prendre une grande décision ; voir Noel 24-25.

contre, le désir d'obtenir de nouveau le gouvernement responsable augmente depuis 1945¹⁸⁵.

Alors, le 21 juin 1946, on a des élections pour la première fois à Terre-Neuve depuis quatorze ans afin de choisir les représentants d'une convention nationale, où on discute (et non décide) des possibilités politiques pour Terre-Neuve¹⁸⁶. Dans ce groupe de quarante-cinq Terre-Neuviens il y a ceux qui veulent le gouvernement responsable, ceux qui sont indécis, ainsi que ceux qui veulent la Confédération, y compris Joey Smallwood¹⁸⁷. Celui-ci, qui comprend qu'il est en minorité dans la convention, se rend compte qu'il doit inspirer le peuple afin de réaliser l'union avec le Canada. Par conséquent, il se sert de la radio, car on met toutes les réunions de la convention nationale à la station de radio du gouvernement¹⁸⁸. Tout comme Duplessis, il voit la puissance politique de ceux qui habitent les petits villages, alors il cherche avant tout l'appui de ceux-ci. Quant à l'opposition, selon Noel ils ne sont pas capables de combattre Smallwood dans les débats, car ils n'ont pas de dirigeant et ils ne réussissent donc pas à coopérer comme parti politique¹⁸⁹. Le premier référendum national le 3 juin 1948, (où 44,5 % veulent le gouvernement responsable, 41,1% veulent la confédération et 14,3 % veulent la Commission du Gouvernement¹⁹⁰) ne suffit pas : « The British had stipulated that a clear majority was required for victory »¹⁹¹. Le deuxième référendum national, où on laisse tomber l'option de voter pour la Commission du Gouvernement, révèle 52,3 % qui veulent la Confédération et 47,4 % qui veulent le gouvernement responsable¹⁹². Voilà le « narrow majority for Confederation »¹⁹³ désirée par l'Angleterre, alors on commence les négociations avec le Canada.

Certains attribuent la réussite de la Confédération à ceux qui voulaient la Commission du Gouvernement lors du premier référendum, car on croit que, en général, ils votent pour la Confédération lors du deuxième référendum national¹⁹⁴. Il y a certains qui croient que la religion ou le statut social influence largement si on est pour la Confédération ou pour le gouvernement responsable mais, d'après Noel, « no simple explanation of the result is possible »¹⁹⁵. On a bien présenté la Confédération aux Terre-Neuviens et le gouvernement responsable « was by contrast weak and presented with almost pathetic ineptitude », ce qui démontre très bien l'idée forte d'une nation distincte à Terre-Neuve¹⁹⁶.

En fait, même si une majorité a voté pour la Confédération il y a quand même l'idée d'un échec politique, car Terre-Neuve ne réussissait pas à se gouverner indépendamment. Par conséquent, l'entrée de Terre-Neuve dans la Confédération devient « a decolonization, of a sort »¹⁹⁷. D'après Robert Holland, il y a beaucoup de similarités entre la décolonisation de Terre-Neuve (c'est-à-dire la Confédération) et celle des autres colonies britanniques¹⁹⁸. Ce qui est particulièrement pertinent à la présente discussion, par contre, est la différence que Holland démontre entre la décolonisation britannique et la décolonisation française. En effet, il croit qu'en France il y a l'idée du drame dans la décolonisation, mais qu'en Angleterre on parle plutôt d'un « transfer of power » ou de « sang froid »¹⁹⁹. Cela peut expliquer pourquoi au Québec on a l'idée d'avoir été abandonné par la France, ainsi que pourquoi on pense plutôt à une trahison à Terre-Neuve de la part de l'Angleterre.

En fait, il y a beaucoup de discussion autour de l'entrée de Terre-Neuve au Canada en 1949, si c'était vraiment le choix des Terre-Neuviens tel que l'on a vu dans les

résultats du deuxième référendum national. Tout d'abord, il y a « the finessing of the alternatives » où l'on croit qu'il n'y a pas de véritable choix²⁰⁰ : la Commission du Gouvernement symbolise le contrôle de l'Angleterre et elle n'apportait pas les améliorations prévues ; le gouvernement responsable a terminé en échec total avec une économie complètement dépendante des autres pays ; la Confédération est la seule option que l'on n'a pas encore essayée sans échec. En effet, Ted Russell, l'auteur de *The Chronicles of Uncle Mose* écrit qu'il « became a Confederate by simple process of elimination »²⁰¹. En outre, on se demande si la Confédération est « the result of conspiracy, sharp practice and possible fraud »²⁰². Peu importe si les Terre-Neuviens « choisissaient » le Canada ou non, c'est quand même une transition honteuse pour beaucoup, et on se demande si on n'était pas encore une fois trahi par l'Angleterre.

L'idéologie terre-neuvienne

Pour aborder maintenant l'idéologie terre-neuvienne, d'après Frederick W. Rowe « isolation [...] has intertwined with history to a degree perhaps unparalleled in the development of any other people » et il reprend les avertissements de Goldmann, constatant qu'il faut bien comprendre l'isolement des Terre-Neuviens si on compte comprendre l'histoire et la culture de Terre-Neuve²⁰³. Terre-Neuve se met à part physiquement, car elle a un des littoraux les plus longs du monde ; la terre elle-même est dure, alors il est difficile à construire des rues modernes²⁰⁴. En outre, vu la situation géographique de Terre-Neuve, cela rend les voyages difficiles : on a très souvent de la brume, des tempêtes ou des icebergs et par conséquent il est difficile non seulement pour les bateaux internationaux de venir à Terre-Neuve, mais aussi pour les bateaux de

voyager entre les différents villages²⁰⁵. Les villages de Trinity et d'Old Perlican, par exemple, se voient lorsqu'il fait beau, mais pour toutes les raisons que l'on vient d'évoquer il y a très peu de communication entre ces deux villages même en été, cela étant le cas depuis trois cents ans²⁰⁶.

Les Terre-Neuviens sont donc « a poverty-stricken people, isolated from one another and from the rest of the world », ce qui résulte en une forte interdépendance dans chaque village et un sens de famille et de communauté très développé, car sans ce soutien la survivance devient d'autant plus difficile, voire impossible²⁰⁷. Au moment où Terre-Neuve devient une province en 1949, malgré les changements et améliorations dont on a discuté (ainsi que tous ceux que l'on n'a pas mentionnés) les villages « [have] changed little, if at all, from what they had been fifty years before »²⁰⁸. La nouvelle province est « a time and place apart, a vestige of a pre-industrial world that somehow survived well into the 20th century »²⁰⁹, et la période après la Confédération se caractérise par les tentatives de « rattraper » les autres provinces canadiennes. Un résultat révélateur qui résulte de l'isolement des Terre-Neuviens est leur lien à la terre elle-même. En effet, à Terre-Neuve on dit que l'on « belong to Newfoundland », ce qui démontre une très forte liaison entre le peuple et la terre²¹⁰, tout comme le Canadien français qui est « tenderly attached to the land which saw his birth »²¹¹. En outre, cette liaison n'est point limitée aux Terre-Neuviens venant des petits villages, mais c'est une liaison qui traverse toutes les différentes classes sociales et la religion.

Un autre trait de caractère qui résulte de l'isolement de Terre-Neuve est la centralisation qui arrive à St. John's. Comme on l'a déjà vu, St. John's est le centre politique de Terre-Neuve à cause de l'isolement et de l'incapacité de bien communiquer

entre les villages. En outre, comme la « politique » avant le gouvernement représentatif vient surtout des Britanniques qui se trouvent à Terre-Neuve, la plupart de ceux-ci habitent à St. John's, alors même dès le début St. John's a une grande importance à Terre-Neuve²¹². Quant à l'importance économique de St. John's, c'est là où habite le « fishocracy »²¹³, c'est-à-dire les marchands et tous ceux qui profitent de l'exploitation des pêcheurs : « Water Street, the sea-front thoroughfare along which the leading merchant houses [have] their premises, [is] an object of hatred and fear in the outports, its name a synonym for exploitation »²¹⁴. Malgré l'isolement des petits villages, ils connaissent très bien St. John's et toute l'importance économique que l'on y accorde. Ce qui est intéressant à noter c'est qu'à Terre-Neuve la haine envers l'exploitation des marchands ne se trouve pas seulement chez les pêcheurs à St. John's mais chez tous ceux qui habitent les petits villages même très loin physiquement de cette ville. À Montréal, centre d'industrialisation et d'exploitation anglophone des francophones, Gabrielle Roy décrit très bien le désespoir et l'amertume face à une rue dans le roman *Bonheur d'occasion*, où Alphonse décrit la rue Sainte-Catherine :

Avez-vous déjà marché, vous autres, su la rue Sainte-Catherine, pas une cenne dans vot' poche, et regardé tout ce qu'il y a dans les vitres ? [...] Mais le seul fun qu'on a, c'est de les regarder. [...] La société nous met toute sous les yeux ; tout ce qu'il y a de beau sous les yeux. Mais allez pas croire qu'a fait rien que nous les mette sous les yeux !

Ah ! non, a nous conseille d'acheter aussi. [...] Ils vous disent encore que c'est ben fou, ben bête de pas vivre à la mode [...] Dans not' temps de progrès, tout le monde a droit de s'amuser...²¹⁵

Il y a donc dans ces deux provinces une ville, même une rue, associée fortement à l'exploitation : la rue Sainte-Catherine à Montréal et Water Street à St. John's symbolise la domination et la honte.

Quant aux Terre-Neuviens eux-mêmes, il y a beaucoup de traits positifs que l'on attribue aux Terre-Neuviens tels que l'ingéniosité, l'hospitalité et l'indépendance ; d'après Rowe, « If [...] they [are] the 'sport of historic misfortune', they [do] not allow hardship and neglect to destroy their determination to hold on to that legacy of values which they [prize] so much »²¹⁶. En outre, on les décrit comme loyaux aux institutions, optimistes, détestant l'hypocrisie et pleins de dignité²¹⁷. Pourtant, on ne croit pas que le peuple terre-neuvien est sans fautes de caractère. Selon Noel, comme on a déjà vu, il y a l'idée du « gambler's mentality », ce qui résulte en pauvreté et en misère. Il y a également une forte hiérarchisation sociale entre le marchand et le pêcheur²¹⁸ et une séparation énorme entre les descendants des protestants anglais et des catholiques irlandais²¹⁹ ; d'après Rowe, ces divisions sociales restent présentes dans la société terre-neuvienne jusqu'en 1976²²⁰.

Évidemment, tout comme au Québec, la religion a une importance considérable sur la vie et l'idéologie des Terre-Neuviens. Lors des référendums nationaux certains croient, comme on a déjà vu, que la religion a une forte influence sur les élections. Ce qui est particulièrement intéressant pour le présent sujet c'est ce que dit un catholique qui encourage les Terre-Neuviens à voter pour le gouvernement responsable :

We must consider what is best for the country ... We do not necessarily mean best in the material sense, but rather wherein lies the best chance of continuing to live decently and soberly and honestly, continuing to recognize that there has grown up with us during the past four and a half centuries a simple God-fearing way of life which our forbears have handed down to us and which we must pass on untarnished to posterity.²²¹

Voilà des thèmes très semblables, voire identiques, à la mythologie de l'agriculture du Québec où on apprend de l'Église que l'on est « un groupe qui a une histoire édifiante

[...] qui a pour devoir de préserver cette héritage qu'il a reçu de ses ancêtres et qu'il doit transmettre intact à ses descendants [...] de la religion catholique [...] et d'un nombre indéterminé de traditions et de coutumes »²²². L'importance de l'église est donc également présente à Terre-Neuve⁶, sauf qu'il y a deux églises différentes et que l'identité est plus liée à la dénomination spécifique de la personne. En fait, à part le clergé il y a très peu de gens qui sont capables de « provide local leadership »²²³, un problème lié fortement à la pédagogie.

D'après Noel, la pédagogie sert surtout à institutionnaliser cette division entre les catholiques irlandais et les protestants anglais²²⁴. En fait, le gouvernement divise formellement les écoles selon cette distinction en 1843, où il n'y avait pas de ministère de l'Éducation, mais où chaque église à chaque village prend toutes les décisions au sujet de la pédagogie²²⁵, ce qui résulte en un manque de normalisation entre les écoles. En outre, beaucoup d'étudiants ne finissent pas l'école pour beaucoup de raisons, y compris la géographie, la température, la misère et la tradition où les enfants aident à faire du travail²²⁶. Par conséquent, même jusqu'en 1950 beaucoup de Terre-Neuviens ne savent pas lire, ils ne finissent pas l'école et la pédagogie n'a presque pas changé depuis le XIX^e siècle²²⁷. En fait, d'après Rowe, la pédagogie est « the greatest single source of dissatisfaction for the people »²²⁸. Beaucoup de Terre-Neuviens cherchent donc une meilleure formation pour leurs enfants en déménageant dans les centres tels que St. John's même dès les années 1920. Pourtant, il faut avoir de l'argent pour déménager, et vu l'économie faible beaucoup de Terre-Neuviens sont obligés de rester dans les petits

⁶ En fait, très souvent on va à l'église tous les jours pour de différents rendez-vous. Pour une description d'une semaine typique à un petit village terre-neuvien pendant le XIX^e et la première moitié du XX^e siècle ; voir Rowe *Education* 49-50.

villages : vers les années 1950, par contre, le gouvernement aide les Terre-Neuviens à déménager et vers 1966 au moins 279 petits villages disparaissent²²⁹.

Ce programme d'intégration du gouvernement terre-neuvien est un parmi plusieurs changements qui arrivent dans les années après la Confédération. En effet, entre 1947 et 1949 cinq mille Terre-Neuviens quittent Terre-Neuve pour chercher des emplois, ceux qui partent venant « mostly from the ranks of the better trained and educated »²³⁰. L'insatisfaction, surtout en ce qui concerne la pédagogie, vient surtout de ceux qui ont travaillé dans d'autres villes telles qu'Halifax, Toronto, Boston ou même en Europe, car on y voyait de meilleures conditions et on demande ces mêmes conditions à Terre-Neuve²³¹. Tout comme le Québécois qui arrive à Montréal et qui voit la différence entre la condition de vie du Québécois vis-à-vis de l'anglophone, le Terre-Neuvien n'est plus satisfait de la condition de vie à Terre-Neuve après avoir habité aux villes en dehors de Terre-Neuve. Il y a, encore une fois, l'idée de l'Autre, suivant laquelle l'Autre a de meilleures conditions de vie. Pour les Terre-Neuviens cette révélation est moins liée à l'exploitation qu'au Québec, mais on voit toujours une grande différence entre les conditions de vie.

Pour combattre cette insatisfaction de la part des Terre-Neuviens, le gouvernement terre-neuvien commence à faire beaucoup de changements (tels que le programme d'intégration) afin d'améliorer la vie des Terre-Neuviens, ainsi qu'un essai de « rattraper » les autres provinces canadiennes en se modernisant. D'après Rowe, « changes [take] place to a degree, and with such rapidity, that it is doubtful that a parallel can be found in the annals of Western history. These changes embrace every aspect of Newfoundland life »²³². Ce qui importe pour le présent travail c'est que Joey Smallwood

encourage et même autorise ces changements, ce qui le différencie de Duplessis malgré les similarités qui existent entre ces deux hommes, ce à quoi on reviendra.

Joey Smallwood, qui essaye de créer l'image qu'il est le « little man », tout comme le pêcheur, qui combat les injustices de « Water Street »²³³, cherche son appui chez le peuple dans des petits villages tout comme Duplessis au Québec. Cependant, Smallwood voit la Confédération comme « the panacea for all Newfoundland's economic ills, the only hope of providing the island people with a decent future in the post-war world »²³⁴ : d'une manière pareille à William Coaker, Smallwood cherche à convaincre les Terre-Neuviens que la condition de vie dans laquelle ils vivent n'est pas « ordained by Providence » mais que c'est de l'exploitation et donc quelque chose à combattre²³⁵. En effet, on dit de Smallwood que « in him the spirits of William Coaker and Richard Squires [struggle] for control – and that Squires [comes] out on top », attribuant ses premières intentions à une idéologie près de Coaker et ses actions plus tard à Squires²³⁶. D'après Russell, qui fait partie de son gouvernement et qui écrit *The Chronicles of Uncle Mose*, Smallwood a au début « boundless energy and enthusiasm, a steadfast faith in himself and his cause, a determination ... and an evangelical zeal »²³⁷, ce qui fait penser à Coaker.

Pour revenir à Duplessis, il y a, comme on a vu, certains qui croient qu'il refuse la nationalisation et qu'il ne dépense pas d'argent par crainte et afin de protéger le Québec. Pour Smallwood, par contre, il voit à travers les changements la possibilité d'améliorer l'économie terre-neuvienne, alors il cherche l'industrialisation. Pourtant, d'après Russell « he [is] determined to industrialize Newfoundland, and [is] convinced he [can] accomplish this goal as quickly as he [succeeded] in gaining Confederation » : Russell

finit par démissionner, largement à cause de la politique économique de Smallwood²³⁸. En effet, on croit que Smallwood laisse son enthousiasme influencer ses décisions économiques et que par conséquent il abuse de son pouvoir politique pour faire les changements sans la permission de la Chambre des communes. D'après Russell, « the greatest evil of Smallwoodism [is] the quest for power [...] he [uses] the cabinet to make his position of power secure »²³⁹. Tout comme Duplessis, Smallwood est lui aussi pris par la nécessité de garder le pouvoir politique, même s'il se sert de ce pouvoir politique différemment de Duplessis.

Pendant tous les changements de Smallwood et pendant les voyages à d'autres endroits où on voit la meilleure condition de vie de l'Autre, la honte devient encore plus forte à Terre-Neuve. Au début du XX^e siècle, il y a la honte des pêcheurs vis-à-vis des marchands, contre laquelle Coaker combat. Après la Confédération, par contre, la honte n'est plus limitée aux pêcheurs, mais elle se présente dans la conscience nationale de Terre-Neuve et surtout dans la culture. D'après Noel :

The old 'distinctive island culture' [is] in any case largely a culture of poverty, a product of ignorance or necessity, and a means of making unendurable deprivation slightly less unendurable. It is hardly surprising therefore that those who [are] a part of it [...] are able to view its disappearance with unconcern or even pleasure.
240

Il y a donc, selon Noel, le désir de se débarrasser de la culture terre-neuvienne, une culture qui devient une honte. De la même façon qu'au Québec, cela se voit au niveau de la langue, car certains essaient d'imiter le « 'mainlandized' speech » des Canadiens²⁴¹ (surtout ceux de l'Ontario). La valorisation de la langue d'autrui que l'on voit au Québec, où on a des tentatives d'enseigner aux Québécois comment « bien parler », existe également à Terre-Neuve. Cette valorisation démontre, comme explique Bourdieu, que

celui qui « sait bien parler » a un pouvoir sur la langue : l'anglais de Terre-Neuve devient donc un signe d'infériorité. Alors que l'on trouve la honte au début du XX^e siècle chez les pêcheurs, vers le milieu du siècle et lors de la Confédération la honte se voit maintenant dans la société terre-neuvienne en général : c'est pendant ce temps-là que Russell écrit, pendant un temps de honte de la langue et de la culture tout comme on voit au Québec avant la Révolution tranquille.

Les Fridolinades et The Chronicles of Uncle Mose

Le contexte littéraire du Québec

Ayant discuté du contexte historique, politique, économique, social et idéologique, on peut maintenant aborder le contexte littéraire. En effet, au Québec « de 1945 à 1960, c'est l'autonomie de la littérature qui caractérise le mieux les débats esthétiques et les œuvres qui s'élaborent »²⁴². *Les Fridolinades*, de 1938 à 1946, arrivent comme précurseur de la Révolution tranquille où la littérature devient une arme politique : *Refus global* en 1948 devient manifestation de la culture québécoise moderne, mettant en question l'autonomie de l'art et la liberté en général²⁴³. En 1938, par contre, on n'y est pas encore arrivé : l'idéologie colonisatrice a toujours une grande influence au Québec, alors on a honte d'être québécois francophone et l'on se croit inférieur. Par conséquent, tout comme on essaie d'imiter le français de la France on joue surtout des pièces françaises ou des pièces imitant le théâtre international, car le théâtre populaire du Québec est à ce moment-là dévalorisé. En fait, Gélinas est « le premier à réussir un rapprochement entre deux traditions jusque-là indifférentes l'une à l'autre, celles du théâtre sérieux et du théâtre de variétés »²⁴⁴, car *Les Fridolinades* sont « the highlight of the French-Canadian dramatic season »²⁴⁵ malgré le style populaire de revue.

D'après Bourdieu, les écrivains se trouvent dans une situation particulière face à la discussion de la langue et la colonisation, car lorsque l'on écrit on est déjà en train de faire « un travail de normalisation et de codification » de la langue afin de la reproduire²⁴⁶. Alors, si on méprise une certaine langue, celle des colonisés, par exemple, l'écrivain n'écrit pas facilement dans cette langue parce qu'elle démontre le statut de colonisé de l'écrivain. Par conséquent, la langue dans la littérature à ce moment-là est

également une imitation de la France vu la valorisation du français de la France : on n'écrit pas en français québécois parce qu'il est un signe d'infériorité. En plus, parce que les personnages parlent le français de la France les Québécois ne réussissent pas à s'identifier avec eux à cause de la différence de langue. Gratien Gélinas, le premier à utiliser des expressions québécoises partout dans ses textes²⁴⁷, explique le monde littéraire québécois de l'époque de cette manière :

J'ai fait ma carrière au moment où au théâtre on n'acceptait pas encore qu'on parle différemment des Français. Pourtant, le problème était là : être vrai pour le public québécois, ça voulait dire le faire parler comme il parle. Donc je choisisais. J'éliminais tout ce que je pouvais écrire qui aurait été ce qui est devenu plus tard le joul, me permettant simplement ce qui ne pouvait pas ne pas être modifié.²⁴⁸

Bien que les dramaturges à venir se servent du joul, le choix de Gélinas d'essayer de représenter le peuple au niveau de la langue est un choix qui le distingue des autres dramaturges. Son utilisation du français québécois, qu'il en soit conscient à ce moment-là ou non, est le premier exemple de « confident self-affirmation »²⁴⁹ qui représente le changement de honte en fierté qui arrive au Québec pendant la Révolution tranquille. Lors des *Fridolinades*, donc, les Québécois commencent à se différencier des anglophones et des Français, ne se définissant plus par rapport aux autres, mais créant une nouvelle identité. Il faut se rappeler pourtant que ce n'est que le commencement de cette transformation et que l'identité n'est pas encore concrète.

Quant au style de Gélinas, il est vrai qu'il écrit satiriquement sur l'histoire québécoise et sur la politique tout comme on le fait dans le nouveau théâtre²⁵⁰. Pourtant, chez Gélinas « il y a derrière le rire gras ou subtil, une tendresse infinie qui se pose sur le pays, sur les petites gens qui l'habitent, sur les malheurs sociaux qu'ils connaissent et sur

les humbles plaisirs qui les font exploser »²⁵¹. Il sait critiquer la société sans se moquer du Québécois et de ses malheurs. Étant adolescent, Fridolin « can get away with practically anything »²⁵² : parce qu'il est jeune il peut révéler comment les grandes institutions telles que l'Église et le gouvernement influencent les pauvres à Montréal sans se faire reprocher. Par conséquent, il réussit à donner de nouvelles interprétations aux événements signifiants, discutant de l'actualité « autant que possible »²⁵³.

Pour revenir à Lucien Goldmann, les écrits « de valeur moyenne ou faible » ne sont pas facilement étudiés par l'historien sociologue, car dans ces ouvrages on n'a que l'expression de l'auteur sur le plan individuel : ils ne représentent ni un groupe social, ni une société²⁵⁴. Ces textes peuvent très bien mériter l'attention littéraire, mais ils n'apportent pas une meilleure compréhension à la société. Par contre, si l'on cherche un texte qui représente de la vie sociale ou la vision du monde d'un peuple, il faut que l'auteur soit un

[...] individu exceptionnel, qui s'identifie dans une très grande mesure avec certaines tendances fondamentales de la vie sociale, qui réalise sur un des multiples plans de l'expression, la conscience cohérente de ce qui reste vague, confus et contrecarré par de multiples influences contraires dans la pensée et l'affectivité des autres membres du groupe, et cela veut dire seul le créateur d'une œuvre valable peut être saisi par l'historien sociologue.²⁵⁵

En outre, le langage de l'œuvre doit communiquer une vision du monde²⁵⁶. Gélinas est donc un tel « individu exceptionnel », car il représente le peuple au niveau de la langue, ainsi que dans la pensée québécoise de l'époque. En effet, on dit que Gélinas a appris que « the way to the hearts of his public [is] simply to hold up to them a mirror of their own lives, and to make them cry a little, and laugh a lot, at what they saw »²⁵⁷. Fridolin, « the Everyman of the Montreal working class district »²⁵⁸ sait discuter des problèmes des

Québécois, car il est lui-même québécois, « un charlot, un gavroche canadien »²⁵⁹. Il parle le langage du peuple²⁶⁰, et selon Claude-Henri Crignon dans *Radiomonde*, c'est « toute une révélation de le voir prendre nos travers, nos préjugés, nos conventions »²⁶¹. Fridolin discute avec les spectateurs les problèmes locaux, nationaux et même internationaux²⁶². On ne peut donc ignorer l'influence des *Fridolinades* sur la société qui, d'après certains, ne peut être surestimée²⁶³. Alors, dans le cas de Gélinas, *Les Fridolinades* servent non seulement comme réflexion de la société québécoise de l'époque, mais Fridolin contribue également à « crystallize the consciousness and sense of identity »²⁶⁴ des Québécois colonisés. Il est donc évident que Fridolin démontre à travers ses monologues une vision du monde, Gélinas étant un « individu exceptionnel ». On peut donc examiner *Les Fridolinades* afin de mieux comprendre la société québécoise, prenant Fridolin comme exemple du Québécois francophone de l'époque.

Quant à Fridolin lui-même, il est « le petit gars un peu débrouillard, un peu satirique, un peu ironique, habillé comme on l'a connu après, avec son chandail du Canadien et sa casquette, et portant son *slingshot* »²⁶⁵. Étant québécois adolescent, selon Gélinas il est « assez inévitable que Fridolin ait une arme pour casser des vitres et lancer des cailloux sur les monuments »²⁶⁶ : Fridolin représente non seulement certains Québécois avec un statut social spécifique, mais il représente toute la population francophone. Vu la forte influence de l'Église au Québec à ce moment-là, il est probable que son arme représente également le lance-pierres de David contre Goliath, démontrant Fridolin comme le petit Québécois tentant de combattre les grands maux de la société. En outre, le statut de colonisé se révèle chez Fridolin par le fait « qu'il [est] un pauvre diable, né pour un petit pain, à qui il [manque] la culture et l'instruction et dont le fait de ne pas

être grand se [traduit] par ses insuccès auprès des femmes »²⁶⁷, ce qui porte sur plusieurs aspects de la mentalité colonisée telles qu'un statut social très bas, un manque d'éducation et une incapacité d'aimer et d'être aimé. Par contre, Fridolin démontre également le lent changement vers la révolte contre tout ce qui représente le colonisateur, car « il est un pacifique, un anti-impérialiste et un véritable patriote québécois »²⁶⁸.

En outre, il prend une position unique vis-à-vis du spectateur, car il devient le narrateur et le dirigeant du spectacle tout en communiquant avec les spectateurs et leur démontrant leur rôle dans le spectacle²⁶⁹. De cette manière il présente souvent un monologue intitulé « Entre vous et moi » vers le début du spectacle, où il discute des problèmes sociaux, des nouvelles, des politiques et surtout de la Deuxième Guerre mondiale. Parfois Fridolin devient l'auteur des sketches satiriques, où parfois Fridolin lui-même est un personnage, d'autrefois c'est Fridolin qui joue un personnage et l'on voit « Fridolin » au lieu de « Gratien Gélinas » dans la distribution²⁷⁰. Pendant les monologues que l'on examinera Fridolin est en train de parler aux spectateurs d'une manière familière où ceux-ci deviennent ses confidents. En fait, tout comme Fridolin tente de démontrer aux spectateurs leur rôle dans le spectacle, Gélinas (avec les dramaturges à venir) est également en train de démontrer aux Québécois une autre interprétation de la vie québécoise à part l'idéologie colonisatrice.

Le contexte littéraire de Terre-Neuve

Tout comme il y a au moment des *Fridolinades* deux théâtres au Québec (le théâtre sérieux et le théâtre de variétés), à Terre-Neuve il y en a également deux, car le théâtre populaire y existe « as long as there have been communities of any size in

Newfoundland »²⁷¹. Le théâtre sérieux à Terre-Neuve, par contre, imite le théâtre anglais pareillement que l'imitation du théâtre français au Québec, où « les élites » suivent le théâtre sérieux tandis que ceux qui viennent d'un statut social plus bas suivent plutôt le théâtre de variétés, ce que l'on voit comme « 'folk' culture »²⁷². Cette différence de théâtre encourage également une valorisation de l'anglais parlé en Angleterre plutôt que l'anglais parlé à Terre-Neuve, ce qui renforce la honte de l'anglais terre-neuvien. En outre, tout comme le Québécois ne réussit pas à s'identifier avec un Français, le Terre-Neuvien ne s'identifie pas avec un Anglais qui ne connaît rien de la vie terre-neuvienne. Parce que l'isolement physique a une grande influence sur la vie à Terre-Neuve, le théâtre devient problématique car il n'est pas facile de voyager entre tous les petits villages. Par conséquent, la radio et la télévision deviennent les média dont on se sert le plus souvent pour présenter le théâtre²⁷³, le milieu choisi par Ted Russell pour ses monologues.

Pour maintenant présenter *The Chronicles of Uncle Mose*, Russell, qui faisait partie auparavant du gouvernement de Smallwood, présente des monologues à la radio qui célèbrent la vie dans les petits villages, une émission populaire de 1954 à 1963²⁷⁴. Au début, l'émission a un but pratique : communiquer des renseignements importants à ceux qui habitent les petits villages, tels que le prix actuel de la pêche, les dispositions réglementaires et les politiques, ainsi que les solutions possibles aux problèmes des pêcheurs²⁷⁵. Pourtant, Russell n'étant point pêcheur, crée un personnage à travers lequel on l'accepte comme digne de critiquer la pêche et d'en parler. Il crée donc non seulement le personnage Uncle Mose, mais aussi un petit village fictif, y compris tous ses habitants.

On dit que « Pigeon Inlet is typical of hundreds of outports in pre-Confederation and early post-Confederation Newfoundland, small settlements scattered along the rugged

shoreline of the island and of coastal Labrador, dependant almost entirely for their existence on the inshore cod fishery »²⁷⁶, alors il réussit très bien à représenter le monde de ses auditeurs. Ce monde fictif, dont il se sert également dans ses pièces pour la radio y compris *The Holdin' Ground*²⁷⁷, démontre en dépit du « dole » et du chômage « the strange sense of a robust and integrated world gone forever »²⁷⁸. Il ne nie point la difficulté de la vie dans ces endroits, car malgré son optimisme il discute très souvent de « the dilemma of being a Newfoundlander with a strong sense of home yet denied the opportunity to make a living »²⁷⁹, une réalité déjà discutée qui existe avant et après la Deuxième Guerre mondiale. Cependant, malgré le fait qu'il discute des sujets divers, y compris des changements du gouvernement, il « makes a powerful statement about the virtues of outport life » à travers ce monde et son narrateur, Uncle Mose²⁸⁰.

Comme le constate Goldmann, pour considérer que la littérature représente la culture d'un endroit il faut établir la valeur de l'œuvre, ce qui est bien le cas avec Gélinas et *Les Fridolinades*. Quant à Russell, d'après Patrick O'Flaherty, « He never [ceases] to trust in the good sense of ordinary Newfoundlanders around the island, never [condescends] to them or [patronizes] them. In fact, he [is] one of them, and [tries], in his Uncle Mose stories, to give their attitudes a voice »²⁸¹. Même s'il n'est pas pêcheur et même s'il vit (au moment de *The Chronicles of Uncle Mose*) à St. John's, « he [is] one of them », un trait reconnu par ses auditeurs. Tout comme Fridolin représente le Québécois, Uncle Mose représente le Terre-Neuvien et c'est ainsi qu'il mérite le droit de critiquer et de parler de la vie de ceux qui habitent les petits villages.

Pour Russell, il ne suffit pas de représenter le peuple terre-neuvien, il cherche également à créer une œuvre engagée. En 1955 il donne trois raisons pour ces monologues :

[...] to try to interpret the feelings of people ; to preserve priceless narrative stories as only Newfoundlanders could tell them ; and to express in story form [...] a deep committment to the preservation with dignity of the Newfoundland outport as he had known it. ²⁸²

Il croit que la vie dans les petits villages a ses difficultés, y compris la misère et l'isolement, mais il croit également que l'on y trouve quand même des traits positifs qui méritent l'attention et la préservation pendant une époque où tout est en train de changer²⁸³. En outre, malgré son expérience négative dans le gouvernement de Smallwood, il ne cherche pas à arrêter les changements du gouvernement, mais il conjure les Terre-Neuviens de ne pas tout rejeter lors de la modernisation : il cherche, comme le décrit O'Flaherty, « a dynamic and useful outport »²⁸⁴. Même dès le début de sa carrière littéraire Russell décrit le thème de ses monologues comme « the saving of the old Newfoundland », et il croit que cela devient de plus en plus nécessaire²⁸⁵. En fait, la raison pour laquelle il cesse d'écrire en 1963 est fortement lié à son désir de préserver la culture terre-neuvienne des petits villages : « I did my writing at a time when I saw that the things valued were just beginning to die. I wrote about them while they were still there. The reason I have given up writing about Pigeon Inlet is that it is no longer there »²⁸⁶. Là où Gélinas se trouve au début de la révolte contre la tradition qui exploite les Québécois, Russell se trouve au début d'une révolution et il craint la disparition de toutes les traditions, y compris celles les plus uniques et, d'après lui, les plus importantes.

Lorsque l'on discute de Gélinas on parle de sa « tendresse infinie » où il sait critiquer la société doucement, d'une manière émouvante mais qui ne provoque pas la honte. De la même manière, Russell parle de la dignité des petits villages sans oublier « the weaknesses and foibles of human nature [...] but they are handled with a gentleness that combined awareness with understanding »²⁸⁷. Il critique certains aspects de la société, mais il reproche surtout ceux qui cherchent à « undermine the sterling qualities of self-reliance and humility that form the traditional Newfoundland character », tels que ceux qui cherchent le « dole » non par nécessité, mais par paresse²⁸⁸. Les Noddy, par exemple, démontrent cette manipulation du gouvernement, mais « Nowhere, even in the stories of the Noddy's, is there ever an attempt to degrade human beings »²⁸⁹. Même lorsqu'il critique il ne cherche pas à humilier ou à dédaigner les autres. À cause de cela, certains critiquent chez lui un manque de réalisme. Sa réponse à lui est : « Well, it all depends on whether you consider human beings as good or evil. I wrote about the people as I knew them – with their little faults, but basically good people »²⁹⁰. Son but à lui est donc de démontrer la vie dans les petits villages telle qu'il la connaît, voulant préserver certains aspects de la culture et en critiquer d'autres, non pour des raisons littéraires, mais pour des raisons sociales et engagées.

Quant à Mose Mitchell (ou Uncle Mose), il ne vient pas de Pigeon Inlet où l'action de ses monologues se passe, mais il y habite depuis trois ans, « long enough to have become integrated into the community, but not so long as to have lost the broader perspective that his experiences have afforded him »²⁹¹. Il est le narrateur de tous les monologues, parfois racontant des histoires des autres, d'autres fois décrivant des situations où il participait lui-même. Comme on a déjà discuté, le premier but de ses

monologues est de communiquer de l'information importante aux pêcheurs : vu l'isolement des petits villages c'est une fonction à la fois pratique et importante²⁹². À part l'information, pourtant, il commente la société d'une manière semblable à ce que fait Fridolin, discutant des nouvelles et des problèmes locaux et internationaux tels que les incendies de forêt, l'ouverture de l'Université Memorial et la Croix-Rouge²⁹³. Surtout lors des commentaires Uncle Mose devient un porte-parole pour Russell en ce qui concerne les attitudes et la philosophie : « Time and time again, the fictional Uncle Mose makes statements that are directly from Ted Russell's heart »²⁹⁴.

La manière dont il raconte ses monologues révèle très bien un de ses buts principaux en écrivant *The Chronicles of Uncle Mose*, « to preserve priceless narrative stories as only Newfoundlanders could tell them »²⁹⁵. Le « tall tale », une tradition orale à Terre-Neuve, est le véhicule de communication pour l'œuvre de Russell. Comme le décrit Uncle Mose, « We like to tell a story right out and bring out our points [...] That mightn't mean telling lies, but it sometimes means stretching the truth a bit »²⁹⁶. D'après Elizabeth Miller, on se sert du « tall tale » pour plusieurs raisons : pour révéler de nouvelles informations sur un personnage ; pour insister sur les changements (surtout négatifs) ; pour enseigner quelque chose ; pour humilier celui qui vient de l'extérieur (surtout de St. John's ou même de « the Mainland ») qui doute de la sagesse des résidents ; ou bien pour s'amuser²⁹⁷. Cependant, malgré le but du « tall tale », « its prime intention is deception through exaggeration [...] The tale begins in the normal way – a man is out fishing, hunting or whatever – and the 'lie' is brought about as a logical consequence of preceeding events »²⁹⁸. On croit le mensonge parce qu'il se passe dans un endroit commun, ainsi que parce qu'il est raconté par quelqu'un qui mérite le respect et auquel on

fait confiance. Dans le cas de *The Chronicles of Uncle Mose*, c'est surtout Uncle Mose, ou Grampa Walcott à travers Uncle Mose, qui raconte l'histoire : on fait confiance à ces deux hommes, alors on est prêt à les croire pour s'amuser. C'est surtout le « tall tale » qui contribue le plus à l'humour que l'on trouve dans les monologues, mais il ne faut pas oublier que c'est un choix de la part de Ted Russell non simplement pour la distraction, mais pour préserver cet aspect positif de la tradition orale des petits villages.

L'amour et le personnage principal

Ayant discuté du contexte littéraire des deux œuvres *Les Fridolinades* et *The Chronicles of Uncle Mose* on examine maintenant des similarités et des différences entre les personnages principaux Fridolin et Uncle Mose. On sait qu'ils connaissent tous les deux la vie dans la ville, car Fridolin habite à Montréal et Uncle Mose a passé du temps à St. John's. Pourtant, Uncle Mose n'est pas un homme de la ville : il connaît mieux la vie dans les petits villages à Terre-Neuve et y habite pendant la plus grande partie de sa vie. Fridolin, par contre, ne connaît que la ville, alors ils ont deux perspectives différentes sur la vie dans la ville. Tout comme Holland parle de l'influence d'un manque d'alternatives pour Terre-Neuve vis-à-vis de la Confédération, Fridolin ne voit pas d'autres alternatives à part la vie à Montréal, car on part des petits villages croyant gagner plus d'argent en ville. La réalité, par contre, c'est l'échec dû à l'exploitation des francophones et à la grande dépression. Par conséquent, Fridolin démontre la misère particulière à Montréal tandis qu'Uncle Mose démontre la pauvreté de la pêche qui se trouve dans les petits villages terre-neuviens.

Une autre similarité entre les deux c'est qu'ils sont seuls dans le monde jusqu'à un certain point, car ils sont célibataires qui aiment sans recevoir l'amour d'une autre. Cependant, cette similarité mérite l'attention, car au Québec l'insuccès romantique illustre l'idéologie colonisatrice et le sentiment d'infériorité. Pour reparler un peu de la honte au Québec, au moment où l'on joue *Les Fridolinades* la transition en fierté n'a guère commencé : l'identité québécoise est toujours ambiguë vu la colonisation, alors on voit les traces de celle-ci à travers les personnages et surtout à travers le personnage principal et ses interactions avec les autres personnages et le monde en général. La honte d'être un colonisé s'applique à tout autre colonisé, alors l'amour devient problématique car « the person loved becomes symbolic not only of the self but of the nation »²⁹⁹. Par conséquent, le personnage principal qui aime un colonisateur est toujours conscient de son infériorité à lui ; celui qui aime un autre colonisé a toujours honte de l'autre tout comme il a honte de lui-même. Pierre Vallières dans *Nègres blancs d'Amérique* écrit « L'amitié, l'amour, ça ne sert à rien... quand on ne peut s'accepter soi-même »³⁰⁰ et c'est précisément là la situation des Québécois au moment où écrit Gélinas. Alors, pour Fridolin qui aime Azelma elle signifie son statut colonisé à lui, ainsi que le statut colonisé du Québec. La honte de la nation existant à Terre-Neuve aussi bien qu'au Québec, l'amour dans *Les Fridolinades* et dans *The Chronicles of Uncle Mose* devient significatif, car on se demande comment Azelma signifie le Québec, ainsi que si Aunt Sophy signifie Terre-Neuve.

Avant d'examiner ces deux femmes, par contre, il faut se rappeler la forme de l'œuvre de Gélinas et de Russell où l'on parle d'Azelma et d'Aunt Sophy : il s'agit des monologues du personnage principal, alors tous les renseignements que l'on a viennent de

la perspective de Fridolin ou d'Uncle Mose. Ce détail devient très important, car si ces deux femmes représentent la nation, c'est surtout la nation du point de vue de l'homme ordinaire, celui représenté par Fridolin ou par Uncle Mose. C'est donc une perspective subjective qui dépend des sentiments de celui qui la présente. En outre, on ne constate point que Gélinas et Russell ont l'intention de présenter l'idée de la nation à travers de la bien-aimée : on examine ce sujet surtout parce que c'est une tendance dans la littérature québécoise de l'époque. Si l'on considère *Tit-Coq* par Gélinas en 1948 ainsi que le théâtre en général à ce moment-là, on rencontre très souvent l'impossibilité de l'amour : le personnage principal a honte de lui-même et ne peut s'aimer, alors l'amour pour un autre qui partage cette même identité devient impossible tant qu'il y a un manque d'amour-propre. Il est donc intéressant de noter que l'amour est impossible dans la littérature québécoise à cause de la honte de la nation, car les deux personnages principaux Fridolin et Uncle Mose se trouvent face à l'échec romantique.

Pour aborder maintenant Azelma on a très peu de renseignements sur elle-même à part qu'elle est belle et fine³⁰¹, mais Fridolin révèle très souvent ce qu'il ressent à son sujet. En fait, la première fois qu'il parle d'elle il dit qu'il a « les bleus », qu'elle ne l'aime pas et qu'elle sort non avec lui seul, mais aussi avec « un vieux buck d'étudiant de 18, 19 ans »³⁰². En fait, il dit « Elle n'est jamais gaie quand je suis là [...] des fois elle est bien contente de m'avoir. Comme par exemple, quand elle m'envoie dans la cuisine causer avec sa mère pour avoir une chance d'embrasser son cavalier dans le salon »³⁰³, ce qui révèle combien il l'aime, car il continue à tout faire pour elle même si elle ne l'aime pas. Ailleurs lorsque Fridolin se plaint avant de se faire opérer les amygdales, la dernière crainte qu'il dévoile aux spectateurs c'est qu'Azelma ne le considérerait plus comme « un

homme au grand complet [...] On ne sait jamais avec Azelma : elle pourrait me renoter ça toute ma vie ! »³⁰⁴. Même face à une opération il craint le jugement de la part de celle qui devrait plutôt le reconforter. En outre, il révèle que son rival, l'« autre cavalier » d'Azelma, « tâche de parler à la française » et qu'il croit qu'Azelma « devrait pourtant se rendre compte que malgré son grasseyage, il vient en ligne directe de la Rivière-du-Loup ! »³⁰⁵. Cette révélation démontre la valorisation du français de France et comment Azelma croit à la supériorité de ceux qui parlent ainsi, ce qui est très bien remarqué par Fridolin.

Quant à Aunt Sophy (la bien-aimée d'Uncle Mose) qu'il décrit souvent alors on la connaît mieux qu'Azelma. Aunt Sophy est une grand-mère³⁰⁶ mais selon Uncle Mose elle a l'air jeune³⁰⁷. En outre, tout comme Azelma Aunt Sophy valorise une autre manière de parler que l'anglais familier de Terre-Neuve : Uncle Mose révèle que « She's always after me to talk more refined when visitors come to the place »³⁰⁸. Différemment d'Azelma, Aunt Sophy ne semble pas considérer comme supérieurs ceux qui s'expriment dans un langage raffiné, cependant elle voit qu'il y a une différence entre la manière de parler tous les jours et comment on devrait parler aux étrangers. On ne sait pas si elle tient cette position pour indiquer la différence entre le langage familier et le langage soigné, ou bien si elle a honte du langage familier de Terre-Neuve devant les étrangers. En tout cas, la différenciation de langage de la part d'Aunt Sophy se révèle et elle est remarquée par Uncle Mose.

En dépit des aspects positifs d'Aunt Sophy, Uncle Mose révèle sa plus grande faute à elle, d'après lui : il la trouve sévère, car « There's a lot of things we men get fun out of that Aunt Sophy don't approve »³⁰⁹. Voilà une des raisons pour lesquelles Uncle

Mose se trouve très souvent dans une position où « she's on the outs with me again »³¹⁰, ce qui veut dire qu'elle est fâchée contre lui (surtout à cause d'un manque de communication) et elle refuse de lui parler. Le meilleur exemple d'un de ces malentendus est lorsqu'elle revient d'une visite chez sa fille et elle porte une robe faite de crinoline. Uncle Mose remarque qu'elle a l'air plus grosse (à cause de la crinoline), alors il lui dit : « You've put on a great lot of weight »³¹¹. Elle devient vite perturbée et refuse de lui parler, ce qu'Uncle Mose ne comprend pas, se demandant « if they wear this crin- whatever it is, to make themselves look more spread out, why is it that they get mad about it when someone thinks they've put on more weight ? »³¹². Voilà l'humour qui se présente dans *The Chronicles of Uncle Mose* : il y a des malentendus (souvent entre Uncle Mose et Aunt Sophy) où Uncle Mose prend une interprétation au pied de la lettre, ne se rendant pas compte des coutumes ou manières entendues des autres (surtout des femmes, mais de temps en temps des étrangers).

L'autre raison pour laquelle Aunt Sophy est souvent fâchée contre Uncle Mose c'est qu'elle semble véritablement s'intéresser à lui. Elle ne lui dit jamais explicitement qu'elle a de tels sentiments et Uncle Mose ne semble pas vraiment être sûr lui-même de son amour à elle, cependant, il y a plusieurs exemples dans les monologues qui indiquent que c'est le cas. La première indice qu'elle s'intéresse à lui c'est dans « Makin' a show of ourselves »³¹³ lorsqu'elle lui demande de l'accompagner, elle et aussi deux jeunes femmes, pour « les protéger » pendant qu'elles cueillent des baies. Ce qui arrive c'est que les jeunes femmes disparaissent (disant plus tard qu'elles s'étaient perdues), et Aunt Sophy prend « un raccourci » avec Uncle Mose qui les mène loin des autres pendant toute la journée et même jusqu'au soir. Pourtant, Uncle Mose révèle que Grandma Walcott, la

mère de Sophy, se vante souvent que Sophy connaît l'endroit où on cueillît des baies mieux que personne. C'est donc délibérément qu'elle prend un sentier très long afin de passer plus de temps avec Uncle Mose. Cette fois-ci il s'en rend compte, terminant le monologue par « It just goes to show. A single man isn't safe in these parts, not even at such a harmless thing as berry pickin' »³¹⁴. Une autre preuve qu'elle l'aime se trouve dans le monologue « Under the mistletoe »³¹⁵, où ils sont tous les deux en train de déplacer deux boules de gui pendant toute la journée. Uncle Mose, par respect pour Aunt Sophy, cherche à ne pas se trouver au-dessous du gui avec elle pour ne pas être obligé de l'embrasser, suivant la coutume ; Aunt Sophy, par contre, est en train de les déplacer là où ils vont se trouver tous les deux. Voilà une différence significative entre Azelma et Aunt Sophy : là où Azelma profite de l'amour de Fridolin, Aunt Sophy aime Uncle Mose et c'est la deuxième (et plus importante) raison pour laquelle Aunt Sophy devient fâchée contre lui. En effet, le fait qu'elle devient fâchée révèle qu'il lui est important, un autre indice qu'elle l'aime.

Avec Azelma il semble peut-être évident que l'amour de Fridolin est un échec, car elle ne l'aime pas et il en est conscient. Pourtant, le dernier monologue dans *Les Fridolinades*, appelé « La grande demande »³¹⁶, porte sur si Fridolin devrait demander au père d'Azelma s'il serait « prêt à [lui] prendre pour gendre »³¹⁷. Il faut immédiatement remarquer deux choses : d'abord, que Fridolin est là devant les spectateurs avec « la bague pour les fiançailles »³¹⁸, prêt à aller en parler avec le père d'Azelma après avoir « pratiqué » un peu ce qu'il a à dire ; ensuite, qu'il parle uniquement de la conversation qu'il aurait avec son père et non avec Azelma elle-même. En fait, Fridolin révèle sa crainte qu'« elle va [le] passer entre les pattes »³¹⁹, mais elle n'est même pas consultée

lors de sa conversation hypothétique avec M. Laflamme. Pour Fridolin, ce n'est pas Azelma qu'il faut convaincre, c'est son père, et il partage avec les spectateurs plusieurs raisons qu'il donnerait à M. Laflamme afin de le persuader.

Parmi plusieurs arguments qu'il lui donne, Fridolin dit que malgré son manque d'instruction dans l'école, « c'est pas à coups de livres d'arithmétique puis de dictionnaires qu'un mari rend sa femme heureuse »³²⁰. En outre, il constate que « Parce que, ma famille, m'sieur Laflamme, elle est peut-être pas très riche mais elle est respectable... au moins autant que la vôtre »³²¹. On apprend à travers ces preuves que Fridolin ne nie point ses défauts, mais son raisonnement justifie comment il aimerait Azelma et prendre soin d'elle en dépit de ces défauts. Pourtant, malgré toutes ses preuves il ne réussit pas à convaincre *hypothétiquement* le père d'Azelma. Même dans son imagination le résultat est l'échec, alors il termine le monologue disant qu'il deviendra frère, peut-être même un saint. Ce qui est très intéressant à noter ici c'est que la plus grande raison pour laquelle le père refuse (hypothétiquement) ce mariage, c'est un malentendu qui n'est pas très différent à ce qui arrive entre Uncle Mose et Aunt Sophy. En effet, essayant de convaincre M. Laflamme que sa famille est respectable, il dit « Parce que, vous savez, si on voudrait gratter, y aurait peut-être des choses qu'on découvrirait chez les Laflamme qui feraient que... »³²², et le père se sent insulté et refuse leur mariage par conséquent.

Quant à Uncle Mose, ce manque de communication est également la raison pour laquelle il n'essaie pas de se marier avec Aunt Sophy. En effet, il parle du mariage deux fois pendant *The Chronicles of Uncle Mose*, révélant que « But every time we seem to be gettin' to the point where I might work up a bit of courage, somethin' happens to put her

on the outs with me again »³²³. Plus tard, pendant le dernier monologue où il parle d'Aunt Sophy dans « Poppin' the question », il indique que plusieurs auditeurs lui conseillent de « pop the question to Aunt Sophy »³²⁴. Sa réaction à leurs conseils c'est qu'il les trouve gentils et pleins de bonnes intentions, pourtant « it also goes to show that they don't know what they're talkin' about »³²⁵. En fait, elle est fâchée contre lui si souvent qu'il exclame, « Pop the question ! How in the world am I goin' to pop the question at her, or pop anything else at her, when I can't get within' gunshot of her ? »³²⁶ à cause des malentendus. La communication entre eux est tellement problématique que malgré leurs sentiments elle est très souvent fâchée contre lui et refuse de lui parler. Leur relation est donc ironique, car il y a un cycle où d'abord Aunt Sophy tente de plaire à Uncle Mose, par exemple en portant une robe faite de crinoline. Ensuite, Uncle Mose dit quelque chose avec de bonnes intentions, mais il finit par l'énervier et elle refuse de lui parler, comme par exemple quand il lui dit qu'elle à l'air plus grosse. Par conséquent, même si Sophy l'aime, les malentendus entre elle et Uncle Mose les empêchent de se marier, tout comme un malentendu hypothétique entre Fridolin et le père d'Azelma fait que Fridolin ne se marie pas avec Azelma non plus.

Tout comme l'échec de l'amour pour Fridolin et pour Uncle Mose révèle que la communication est problématique, leur réaction à l'échec est également significative et démontre la plus grande différence entre les deux hommes. Pour Fridolin, c'est l'échec total, c'est-à-dire qu'il ne compte jamais aimer un autre et il doit par conséquent devenir frère. Dans le premier monologue où il parle d'Azelma il la reconnaît pour ce qu'elle est : une jeune femme prête à le manipuler. Il dit « Je comprends que je devrais arrêter de penser à elle. [...] Qu'est-ce que vous voulez : sur tout le lot de filles qui existent, j'ai

rencontré la mauvaise, puis j'ai collé. Et puis un gars comme moi, ça colle rien qu'une fois ! »³²⁷. Même s'il reconnaît qu'elle est manipulatrice et qu'elle ne l'aime pas, Fridolin ne voit pas la possibilité d'aimer une autre. Il est résigné ou bien de trouver du bonheur avec elle, ou bien de vivre tout seul.

Pour Uncle Mose, par contre, ce n'est pas l'échec total. Il aime Aunt Sophy, mais face à l'échec il garde toujours un esprit ouvert à l'avenir. Dans le dernier monologue de *The Chronicles of Uncle Mose*³²⁸ il révèle « I'm leavin' on the next steamer and goin' off on a trip »³²⁹. Ses raisons de partir ne sont pas manifestement liées à ses problèmes avec Aunt Sophy, mais il dit tout simplement que « Nine years is a long spell for a single man still in the prime of life to bide in any one place, and to tell the truth, I'm gettin' a bit fidgety »³³⁰. Il ne démontre ni la rancune, ni la tristesse, mais il croit que c'est le temps de partir. Remarquant qu'il précise que neuf ans sont trop longs pour un homme célibataire de rester dans un seul endroit, on peut se demander s'il part à cause de l'échec avec Sylvie. Pourtant, lorsqu'il parle d'où il croit aller il pense peut-être aller chez sa sœur à St. John's ou bien chez son frère au « New Brumsick [*sic*] »³³¹. Il mentionne également qu'il se peut qu'il revienne à Pigeon Inlet, ou bien qu'il aille ailleurs. Cette indécision de sa part démontre qu'il n'est pas important pour lui où il habite, car il pourrait retourner à Pigeon Inlet aussi bien que de ne pas y retourner. Là où Fridolin voit seulement deux chemins possibles, Azelma ou se faire frère, Uncle Mose est ouvert à n'importe quel avenir dans n'importe quel endroit, qu'il soit près d'Aunt Sophy ou loin d'elle.

Abordons maintenant la question de l'idée de nation qui se présente à travers l'amour du personnage principal. La différence entre Fridolin et Uncle Mose comme on vient de le dire, c'est le manque d'alternatives pour Fridolin et le nombre indéterminé de

possibilités pour Uncle Mose. On sait déjà que l'on reconnaît Fridolin comme représentant du Québécois tout comme Uncle Mose représente le Terre-Neuvien. Pour commencer avec Fridolin, on a vu qu'au Québec le personnage voit dans la femme qu'il aime la honte de la nation ainsi que la honte qu'il a envers lui-même, cela étant à cause du statut de colonisé et du Québécois, et du Québec. Selon une théorie littéraire l'amour devient impossible, car on a tellement honte de soi qu'on ne réussit ni à s'aimer, ni à aimer les autres. Chez Fridolin on voit cette honte, car il démontre par sa réaction au refus hypothétique du père d'Azelma la résignation à un avenir malheureux, ce qui fait penser à celui qui se croit « né pour un petit pain ». Par conséquent, si l'on considère que Fridolin représente le Québécois et Azelma représente la nation du Québec francophone, on voit le désir de souveraineté du Québec dans la relation entre Fridolin et Azelma : Fridolin, le Québécois, veut l'union entre lui et la nation, c'est-à-dire la souveraineté où l'on n'est plus dominé par les autres. Même si la souveraineté est la séparation du point de vue du Canada, au Québec la mise en point et l'indépendance et le désir de se débarrasser de la honte et de la domination anglophone. Le mariage représente donc précisément cette indépendance, où l'identité québécoise n'existerait plus en relation des anglophones.

Par contre, pour gagner cette union il faut demander au père, quelqu'un qui n'est pas impliqué directement dans leur relation, mais avec qui reste le pouvoir d'accorder une telle union. Quant au Québec, la politique au moment des *Fridolinades* reste toujours à Ottawa avec le gouvernement fédéral anglophone du Canada. La domination se voit donc à travers l'amour de Fridolin et son insuccès hypothétique signifie la honte au Québec, ainsi que la résignation pour l'avenir, où l'on croit que l'on est « né pour un petit pain » et que l'on ne peut rien faire pour améliorer la situation. Finalement, le manque

d'alternatives pour Fridolin, où il deviendra frère s'il ne se marie pas avec Azelma, démontre que le résultat de l'échec est la solitude. Comme Marcel Rioux constate que « leur coexistence avec l'Autre crée, entre eux et l'Autre, une distance sociologique qui s'abolirait s'ils sortaient de cet ensemble »³³², le Québécois au moment des *Fridolinades* ne peut vivre heureux dans une province où il est dominé par les anglophones, et la souveraineté seule lui permettrait de sortir de cette domination. La mentalité janséniste de la honte et de l'impuissance se révèle donc dans l'amour de Fridolin.

Quant à l'idée de la nation dans l'amour d'Uncle Mose pour Aunt Sophy, il faut premièrement préciser que le lien entre la nation et la bien-aimée du personnage principal est surtout une théorie de la littérature québécoise. Pour le présent travail on cherche à voir des similarités et des différences qui existent entre le Québec et Terre-Neuve. On se demande donc si l'amour d'Uncle Mose apporte une meilleure compréhension à la société terre-neuvienne, ce qui voudrait dire qu'Aunt Sophy représente la nation de Terre-Neuve aussi bien qu'Uncle Mose signifie le Terre-Neuvien. D'abord il faut se rendre compte des différences qui existent entre Terre-Neuve et le Québec. Quant à l'idée de la nation, la plus grande différence entre ces deux provinces canadiennes c'est que Terre-Neuve réussit en un sens à être indépendante : le gouvernement responsable apporte à Terre-Neuve l'indépendance politique, elle se considère un dominion en 1918 et elle garde le gouvernement responsable jusqu'en 1934³³³. Pourtant, cette indépendance politique apporte également la corruption et une forte dépendance économique des autres pays, notamment de l'Angleterre et du Canada : l'on finit par condamner Terre-Neuve, disant qu'elle n'est pas capable de se gérer. Par conséquent, pendant deux décennies Terre-Neuve connaît trois politiques différentes, le gouvernement responsable, la Commission

du Gouvernement et la Confédération avec le Canada où l'on n'est plus un pays mais une province.

Alors, si l'on se souvient qu'Uncle Mose aime Aunt Sophy et qu'elle l'aime aussi, mais qu'il y a tant de malentendus que l'amour est un échec, il n'est pas difficile de voir une comparaison de cette relation et la situation politique à Terre-Neuve. Chaque fois que la situation s'améliore pour Uncle Mose, il fait quelque chose qui rend Aunt Sophy fâchée contre lui ; lorsque Terre-Neuve devient plus indépendante d'une part (dans la politique, par exemple) elle devient dépendante d'une autre part (comme dans l'économie). Quant à la réaction d'Uncle Mose à l'échec, il y a plusieurs similarités entre elle et l'idée de la nation à Terre-Neuve. Par exemple, on peut voir dans son esprit ouvert à l'avenir le « gambler's mentality » à Terre-Neuve qui vient de la culture de la pêche, car selon le « gambler's mentality » on refuse de se décourager, mais on s'attend toujours à une amélioration à l'avenir. Une autre manière d'interpréter la réaction d'Uncle Mose est de se rappeler le fait que Terre-Neuve a un référendum avant de s'unir au Canada : même si l'on doute que ce soit vraiment un choix de la part des Terre-Neuviens, ce n'est pas une décision prise manifestement par des autres. Au Québec, la domination anglophone est peu contestée jusqu'au moment des *Fridolinades*, mais à Terre-Neuve on a au moins l'impression d'un choix, même si ce n'est pas véritablement le cas. Par conséquent, il reste à Terre-Neuve l'idée que l'on pourrait changer le gouvernement encore une fois, alors quand Uncle Mose part sans savoir où il va, cela signifie que l'on ne sait pas comment fonctionnera le gouvernement terre-neuvien à l'avenir. Terre-Neuve va-t-elle rester une province canadienne, essayera-t-elle une autre forme de gouvernement, ou bien aura-t-elle encore une fois le gouvernement responsable ? L'avenir reste un mystère, tout

comme Uncle Mose ne sait pas où il ira. Ce que l'on sait, par contre, c'est que cette relation entre Uncle Mose et Aunt Sophy apporte une autre interprétation à l'idée de la nation à Terre-Neuve. En outre, les différences entre Fridolin et Uncle Mose et leur bien-aimée apporte une meilleure compréhension à la société québécoise et terre-neuvienne respectivement, ainsi que ce qui les distingue l'une de l'autre.

La conclusion

Il est donc évident que pendant deux périodes de grands changements, Fridolin et Uncle Mose offrent une nouvelle interprétation du monde à un peuple qui les reconnaît comme congénères. L'idée d'une « vision du monde » présentée par Goldmann dans *Le dieu caché* se trouve à l'intérieur des deux œuvres *Les Fridolinades* et *The Chronicles of Uncle Mose*, car Gratien Gélinas et Ted Russell sont deux exemples de l'« individu exceptionnel » qui sait démontrer la culture d'un peuple à travers une œuvre littéraire. Suivant les conseils de Goldmann, nous avons d'abord examiné le contexte du Québec et de Terre-Neuve, voyant qu'en dépit des différences on trouve plusieurs similarités entre ces deux provinces canadiennes telles que l'isolement, la forte influence de l'Église, la misère et l'importance de la tradition. Dans ces deux provinces on trouve au milieu du XX^e siècle deux peuples qui sont « pauvres dans un pays riche, citoyens de seconde classe dans leur propre cité, forcés de travailler dans la langue des maîtres, étrangers sur le sol même de leur patrie, déchirés entre ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être »³³⁴. Au Québec on voit dans l'histoire l'abandon de la mère patrie tandis qu'à Terre-Neuve on voit la trahison de celle-ci. En outre, on y est dominé par les autres : il y a peu de mobilité économique alors il faut déménager à la ville, la politique devient une « institution du colonisateur », l'idéologie enseigne au peuple la honte de la culture en particulier de la langue.

Pourtant, même si Gélinas et Russell se trouvent parmi un peuple honteux ils se trouvent également à une époque où l'on peut commencer à transformer cette honte en fierté, créant une œuvre engagée. Ils se servent pendant cette époque de Fridolin et d'Uncle Mose pour apporter au peuple un semblable qui leur représente et qui leur offre

une nouvelle interprétation des événements et du monde. Ils parlent le langage du peuple et ils parlent directement au peuple ; ils habitent un monde commun, Fridolin à la ville et Uncle Mose dans un petit village. Ils discutent de la vie chez eux ainsi qu'ailleurs, mais avec une tendresse qui sait parler de et même critiquer la culture sans la condamner. Fridolin représente le Québécois francophone et Uncle Mose le Terre-Neuvien, et à travers leur relation avec leur bien-aimée ils nous offrent une meilleure compréhension de l'idéologie québécoise et celle de Terre-Neuve aussi bien que de l'idée de la nation, une nouvelle interprétation du contexte déjà discuté et surtout des différences significatives entre ces deux provinces canadiennes.

Examinant d'abord le contexte, la plus grande différence que nous avons vue entre le contexte québécois et terre-neuvien est la politique à Terre-Neuve, surtout le fait que Terre-Neuve se gouverne pendant des années tandis que le Québec est un endroit colonisé. En fait, nous avons vu que Terre-Neuve connaît plusieurs politiques au XX^e siècle et que la Confédération résulte de deux référendums, alors l'union avec le Canada semble être le choix des Terre-Neuviens, même si certains croient qu'il s'agit plutôt de la manipulation de la part d'autrui. Cette différence se voit à travers l'interaction entre le personnage principal et celle qu'il aime. Au Québec, le statut de colonisé se voit par le fait qu'Azelma n'aime pas Fridolin, mais elle se sert de lui comme objet de manipulation, ce qui signifie la manipulation du colonisé. En outre, le manque de pouvoir se traduit par le fait que Fridolin se croit obligé de demander la permission de se marier avec Azelma au père de celle-là, car le pouvoir politique au Québec reste avec les anglophones et le gouvernement fédéral du Canada. Dans *The Chronicles of Uncle Mose*, par contre, Aunt Sophy aime Uncle Mose (même s'ils ne réussissent pas à communiquer), mais le résultat

est encore une fois l'échec. À Terre-Neuve il y a plus d'indépendance politique (ou au moins l'illusion de plus d'indépendance), alors pour Uncle Mose il ne s'agit pas de plaire au père d'Aunt Sophy mais le problème reste par contre la communication entre lui et Aunt Sophy elle-même. Même si elle l'aime, ils ne réussissent pas à communiquer à cause des malentendus, ce que l'on peut attribuer à la politique et à l'économie de Terre-Neuve : pendant que Terre-Neuve a le gouvernement responsable, chaque fois que le gouvernement terre-neuvien se trouve fort avec des gens capables d'agir, l'économie est par contre très faible ; les moments où Terre-Neuve n'est pas dépendante économiquement on a de la corruption politique.

Quant à la réaction du personnage principal, c'est cette réaction qui nous apporte une meilleure compréhension de l'idéologie et de la société de ces deux provinces. Fridolin croit qu'il n'est pas capable d'aimer un autre à part Azelma, alors pour lui c'est l'échec total, la seule option qui lui reste c'est de devenir frère. Uncle Mose, par contre, voit plusieurs chemins possibles, car il compte quitter Pigeon Inlet sans savoir où il ira. Pour Uncle Mose, il n'y a pas de limites à ce qui peut lui arriver : il pourrait habiter n'importe où, y compris Pigeon Inlet, ce qui est une différence significative entre lui et Fridolin. Si nous nous souvenons du contexte, pourtant, nous comprenons mieux l'idéologie du peuple au moment des *Fridolinades* et de *The Chronicles of Uncle Mose*. Au Québec nous avons vu la forte influence de l'Autre, l'anglophone, une domination qui existera tant que les anglophones contrôleront la politique et l'économie. Pour le Québec, donc, on a un manque d'alternatives politiques : ou bien rien ne changera et l'on restera dominé, ou bien on acquerra la souveraineté politique. Uncle Mose, par contre, ne voit pas de limites ou de contraintes à l'avenir. À Terre-Neuve on a différentes politiques en

très peu de temps, y compris le gouvernement responsable, alors plusieurs possibilités politiques y existent. C'est pour cette raison que l'on peut voir à travers Uncle Mose une représentation de Terre-Neuve, car la politique n'y est pas décidée une fois pour toutes : tous les changements politiques à Terre-Neuve, s'ajoutant au « gambler's mentality » qui compte toujours sur une amélioration à l'avenir, finissent par laisser les Terre-Neuviens ouverts à l'avenir d'une manière qui n'existe pas au Québec colonisé.

En conclusion, nous apprenons beaucoup sur l'idéologie et sur l'idée de la nation au Québec et à Terre-Neuve à travers l'œuvre de Gélinas et de Russell. Au-delà de la valeur littéraire des *Fridolinades* et de *The Chronicles of Uncle Mose*, ce sont des œuvres engagées qui apportent une meilleure compréhension des deux provinces et signalent une différence significative entre les deux : à Terre-Neuve le manque de souveraineté politique n'est pas l'échec total tandis qu'il l'est au Québec. Ces deux provinces ont des identités fortement liées à l'idée de la nation, et elles se trouvent distinctes et du Canada, et l'une de l'autre. Sans se rendre compte du contexte de ces œuvres, cette différence révélatrice manquerait peut-être à celui qui les examine. Pourtant, même si ces deux œuvres engagées servent à présenter une nouvelle interprétation des événements au peuple, c'est la valeur littéraire qui leur permet de communiquer cette vision du monde au peuple : c'est précisément parce qu'elles présentent un semblable au peuple avec tendresse et humour que nous avons vu que ce même peuple choisit de l'accepter, ce qui n'est pas à oublier. Le Québécois devient spectateur des *Fridolinades* et le Terre-Neuvien écoute *The Chronicles of Uncle Mose* justement parce que

L'homme s'ennuie et l'ignorance lui étant attachée depuis sa naissance et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour ça qu'il va au théâtre,

et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux, et il pleure et il rit et il n'a point envie de s'en aller.³³⁵

Les notes

L'introduction

¹ Marcel Rioux, *La question du Québec* (Paris : Seghers, 1969) 19.

² Michael Crummey et Greg Locke, *Newfoundland : Journey into a Lost Nation* (Toronto : McClelland, 2004) 31.

³ Gratien Gélinas, *Les Fridolinades 1938, 1939, 1940* (Québec : Leméac, 1988) ; Gratien Gélinas, *Les Fridolinades 1941 et 1942* (Montréal : Quinze, 1981) ; Gratien Gélinas, *Les Fridolinades 1943 et 1944* (Montréal : Quinze, 1981) ; Gratien Gélinas, *Les Fridolinades 1945 et 1946* (Montréal : Quinze, 1980).

⁴ Cité par Gratien Gélinas et Victor-Lévy Beaulieu, *Gratien, Tit-Coq, Fridolin, Bousille et les autres*, Réalis. Doris Dumais, 1^o diffusion : 10 nov 1992 – 19 jan 1993 (Québec : Stanké, 1993) 1.

⁵ Ted Russell, *The Chronicles of Uncle Mose*, Éd. Elizabeth Miller (St. John's : Flanker, 2006).

⁶ Lucien Goldmann, *Le dieu caché* (France : Gallimard, 1959).

⁷ *ibid.* 17.

⁸ *ibid.* 19-20.

⁹ *ibid.* 20.

¹⁰ *ibid.* 26.

¹¹ *ibid.* 28.

¹² *ibid.* 106.

¹³ *ibid.* 108.

¹⁴ *ibid.* 111.

¹⁵ Rioux 11.

Le contexte québécois

¹⁶ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique* (Ottawa : Parti pris, 1967) 265, accent mis par l'auteur.

¹⁷ Rioux 17.

¹⁸ Jean Marcel, *Le joual de Troie* (Ottawa : Éditions du jour, 1973) 12.

¹⁹ Cité par Rioux 18.

²⁰ Kenneth McRoberts, *Quebec : Social Change and Political Crisis*, 3^e éd. (Don Mills : Oxford UP, 1999) 57.

²¹ Ben-Zion Shek, *Social Realism in the French-Canadian Novel* (Montréal : Harvest, 1977) 272, en français dans le texte.

²² McRoberts 40.

²³ Cité par McRoberts 43-44.

²⁴ *ibid.* 40.

²⁵ *ibid.* 45.

²⁶ *ibid.* 26.

²⁷ *ibid.* 27.

²⁸ *ibid.* 26.

²⁹ *ibid.* 18.

³⁰ *ibid.* 21.

³¹ Albert Memmi, *Portrait du colonisé* (Montréal : Étincelle, 1972) 139.

³² *ibid.* 84.

³³ *ibid.* 83.

³⁴ McRoberts 45.

³⁵ *ibid.* 44.

³⁶ *ibid.* 50.

³⁷ *ibid.* 55-56.

³⁸ *ibid.* 56-58.

³⁹ *ibid.* 57.

⁴⁰ *ibid.* 62.

⁴¹ Cité par McRoberts 72.

⁴² *ibid.* 73.

⁴³ *ibid.* 58.

-
- ⁴⁴ Cité par McRoberts 56.
⁴⁵ *ibid.* 68.
⁴⁶ Cité par McRoberts 65.
⁴⁷ *ibid.* 67.
⁴⁸ Memmi 85.
⁴⁹ *ibid.*
⁵⁰ McRoberts 48.
⁵¹ *ibid.* 50.
⁵² *ibid.* 49.
⁵³ *ibid.* 51.
⁵⁴ *ibid.* 52.
⁵⁵ Shek 272.
⁵⁶ Cité par Rioux 83.
⁵⁷ Memmi 100.
⁵⁸ McRoberts 35.
⁵⁹ *ibid.* 46.
⁶⁰ *ibid.* 47.
⁶¹ *ibid.* 51.
⁶² *ibid.* 54.
⁶³ *ibid.* 76.
⁶⁴ Rioux 97.
⁶⁵ Memmi 88.
⁶⁶ Shek 272.
⁶⁷ McRoberts 78.
⁶⁸ Cité par McRoberts 84.
⁶⁹ *ibid.* 55.
⁷⁰ *ibid.* 85.
⁷¹ *ibid.* 87-88.
⁷² *ibid.* 81.
⁷³ *ibid.* 80.
⁷⁴ *ibid.* 108.
⁷⁵ Cité par McRoberts 106.
⁷⁶ *ibid.* 109.
⁷⁷ *ibid.* 89.
⁷⁸ *ibid.* 57.
⁷⁹ Cité par McRoberts 111.
⁸⁰ *ibid.* 120.
⁸¹ Rioux 103.
⁸² McRoberts 110-111.
⁸³ *ibid.* 112.
⁸⁴ Cité par McRoberts 114.
⁸⁵ *ibid.* 93.
⁸⁶ *ibid.* 94.
⁸⁷ *ibid.* 74.
⁸⁸ Memmi 140.
⁸⁹ Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire* (Paris : Fayard, 1982) 46-47.
⁹⁰ *ibid.* 26.
⁹¹ *ibid.* 40.
⁹² Memmi 103.
⁹³ Cité par Jacques Renaud et al., *Emblématiques de l'« époque du joual »* (Outremont : Lanctôt, 2000) 21.
⁹⁴ Bourdieu 38.
⁹⁵ *ibid.* 169.

-
- ⁹⁶ *ibid.* 27.
⁹⁷ *ibid.* 33.
⁹⁸ *ibid.* 32.
⁹⁹ *ibid.* 52.
¹⁰⁰ McRoberts 75.
¹⁰¹ Marcel 12.
¹⁰² Memmi 117.
¹⁰³ McRoberts 18.
¹⁰⁴ Rioux 100.
¹⁰⁵ Vallières 264.
¹⁰⁶ Cité par McRoberts 94.
¹⁰⁷ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nandout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal : Boréal, 2007) 291.
¹⁰⁸ McRoberts 81-82.
¹⁰⁹ Rioux 93.
¹¹⁰ McRoberts 102.
¹¹¹ *ibid.* 58.
- Le contexte terre-neuvien**
- ¹¹² Frederick W. Rowe, *Education and Culture in Newfoundland* (Toronto : McGraw, 1976) 1.
¹¹³ S.J.R. Noel, *Politics in Newfoundland* (Toronto : U of T, 1971) 4.
¹¹⁴ Rowe *Education* 5.
¹¹⁵ *ibid.* 4.
¹¹⁶ Noel 4.
¹¹⁷ Rowe *Education* 5.
¹¹⁸ Noel 80.
¹¹⁹ *ibid.* 77.
¹²⁰ Rowe *Education* 5.
¹²¹ *ibid.* 8.
¹²² *ibid.* 9.
¹²³ Noel 81.
¹²⁴ Rowe *Education* 6.
¹²⁵ *ibid.* 8.
¹²⁶ *ibid.*
¹²⁷ *ibid.* 9.
¹²⁸ *ibid.* 25.
¹²⁹ *ibid.* 13-15.
¹³⁰ Frederick W. Rowe, *A History of Newfoundland and Labrador* (Toronto : McGraw, 1980) 491-492.
¹³¹ *ibid.* 496.
¹³² Cité par McRoberts 84.
¹³³ Noel 5.
¹³⁴ *ibid.* 16.
¹³⁵ *ibid.* 6.
¹³⁶ *ibid.* 7.
¹³⁷ *ibid.* 10.
¹³⁸ Rowe *Education* 7.
¹³⁹ Noel 10.
¹⁴⁰ *ibid.* 12.
¹⁴¹ *ibid.* 14.
¹⁴² D.W. Prowse, *A History of Newfoundland* (1895 ; Portugal Cove – St. Philip's : Boulder, 2002) 473.
¹⁴³ *ibid.* 474.
¹⁴⁴ *ibid.* 475.
¹⁴⁵ Noel 15.

-
- ¹⁴⁶ ibid. 16.
¹⁴⁷ ibid. 89.
¹⁴⁸ ibid. 90.
¹⁴⁹ ibid. 103.
¹⁵⁰ Cité par Noel 111.
¹⁵¹ ibid. 121.
¹⁵² ibid. 122.
¹⁵³ Cité par Noel 126.
¹⁵⁴ ibid. 116.
¹⁵⁵ ibid. 126.
¹⁵⁶ ibid. 126-127.
¹⁵⁷ ibid. 127.
¹⁵⁸ ibid. 116.
¹⁵⁹ ibid. 130.
¹⁶⁰ ibid. 130-131.
¹⁶¹ Cité par Noel 130.
¹⁶² ibid. 131.
¹⁶³ ibid. 150.
¹⁶⁴ ibid. 152.
¹⁶⁵ ibid.
¹⁶⁶ Cité par Noel 191.
¹⁶⁷ Cité par Noel 197-198.
¹⁶⁸ ibid. 201-202.
¹⁶⁹ Cité par Noel 202.
¹⁷⁰ Cité par Noel 203.
¹⁷¹ *Rowe Education* 9.
¹⁷² Noel 211-212.
¹⁷³ Cité par Noel 205-206.
¹⁷⁴ ibid. 213.
¹⁷⁵ ibid. 214.
¹⁷⁶ ibid. 203.
¹⁷⁷ Cité par Noel 241-242.
¹⁷⁸ ibid. 243.
¹⁷⁹ ibid.
¹⁸⁰ ibid.
¹⁸¹ ibid.
¹⁸² *Rowe Education* 8.
¹⁸³ Patricia Margaret Anne de Gruchy Cook, *National Cultures and Popular Theatre : Four Collective Companies in Quebec and Newfoundland*, mémoire de maîtrise (Ottawa : Carleton U, 1986) 31.
¹⁸⁴ Noel 245.
¹⁸⁵ ibid. 244.
¹⁸⁶ ibid. 246.
¹⁸⁷ ibid. 247-248.
¹⁸⁸ ibid. 250-251.
¹⁸⁹ ibid. 252.
¹⁹⁰ ibid. 257.
¹⁹¹ Cité par Noel 267.
¹⁹² ibid. 259.
¹⁹³ *Rowe Education* 10.
¹⁹⁴ Noel 258.
¹⁹⁵ ibid. 259-260.
¹⁹⁶ ibid. 260.

-
- ¹⁹⁷ Robert Holland, « Newfoundland and the Pattern of British Decolonization, » *Newfoundland Studies : Special Issue on Confederation*, éd. Richard Buehler, vol 14 no 2 automne 1998 (Canada : MUN, 1998) : 141.
- ¹⁹⁸ Voir Holland 141-144.
- ¹⁹⁹ *ibid.* 143.
- ²⁰⁰ *ibid.*
- ²⁰¹ Elizabeth Miller, *Uncle Mose : The Life of Ted Russell* (St. John's : Flanker, 2005) 116.
- ²⁰² Holland 139.
- ²⁰³ Rowe *Education* 46.
- ²⁰⁴ *ibid.*
- ²⁰⁵ *ibid.*
- ²⁰⁶ *ibid.* 46-47.
- ²⁰⁷ *ibid.* 15.
- ²⁰⁸ *ibid.* 13.
- ²⁰⁹ Crummey 16.
- ²¹⁰ *ibid.* 8.
- ²¹¹ Cité par McRoberts 78.
- ²¹² Noel 18-19.
- ²¹³ Cité par Noel 21.
- ²¹⁴ *ibid.* 21.
- ²¹⁵ Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion* (1945 ; Montréal : Boréal, 1993) 58-59.
- ²¹⁶ Rowe *Education* 11.
- ²¹⁷ *ibid.* 216.
- ²¹⁸ Noel 8.
- ²¹⁹ *ibid.* 21.
- ²²⁰ Rowe *Education* 22.
- ²²¹ Cité par Noel 257-258.
- ²²² Rioux 97.
- ²²³ Rowe *Education* 49.
- ²²⁴ Noel 21.
- ²²⁵ Rowe *Education* 23.
- ²²⁶ *ibid.* 27.
- ²²⁷ *ibid.* 24.
- ²²⁸ *ibid.* 15.
- ²²⁹ *ibid.* 58-59.
- ²³⁰ *ibid.* 13-14.
- ²³¹ *ibid.* 10.
- ²³² *ibid.* xiii.
- ²³³ Noel 267.
- ²³⁴ *ibid.* 250.
- ²³⁵ *ibid.* 252.
- ²³⁶ *ibid.* 251.
- ²³⁷ Cité par Miller 126.
- ²³⁸ *ibid.* 128.
- ²³⁹ *ibid.* 142.
- ²⁴⁰ Noel 274.
- ²⁴¹ *ibid.*
- Les Fridolinades et The Chronicles of Uncle Mose***
- ²⁴² Biron 279.
- ²⁴³ *ibid.* 292.
- ²⁴⁴ *ibid.* 353.
- ²⁴⁵ Joan E Pavelich, « Les Fridolinades, 1941 et 1942, 1943 et 1944 » *Canadian Literature* no. 99

-
- (1983) : 103.
²⁴⁶ Bourdieu 48.
²⁴⁷ Gélinas *Gratien* 81.
²⁴⁸ *ibid.* 80.
²⁴⁹ Shek 40-41.
²⁵⁰ Pavelich 104.
²⁵¹ J.R. Remillard, « Gélinas 'Fridolinades' » *Liberté* vol 30 no 2 (1988) : 114.
²⁵² Renate Usmiani, *Gratien Gélinas* (Canada : Gage Educ., 1977) : 13.
²⁵³ Gélinas *Gratien* 42.
²⁵⁴ Goldmann 349.
²⁵⁵ *ibid.*
²⁵⁶ *ibid.* 347-348.
²⁵⁷ Usmiani 13.
²⁵⁸ *ibid.*
²⁵⁹ Gélinas *Gratien* 50.
²⁶⁰ Biron 353.
²⁶¹ Gélinas *Gratien* 81.
²⁶² *ibid.* 85.
²⁶³ Usmiani 34.
²⁶⁴ *ibid.* 19.
²⁶⁵ Gélinas *Gratien* 44.
²⁶⁶ *ibid.* 45.
²⁶⁷ *ibid.* 50.
²⁶⁸ *ibid.* 82.
²⁶⁹ Pavelich 104-105.
²⁷⁰ Gélinas *Fridolinades 1943* 158.
²⁷¹ Rowe *Education* 206.
²⁷² Gruchy Cook 39.
²⁷³ Rowe *Education* 206.
²⁷⁴ Ronald Rompkey, *Literature and Identity: Essays on Newfoundland and Labrador* (St. John's : D.R.C., 2006) 122.
²⁷⁵ Miller 177.
²⁷⁶ *ibid.* 185.
²⁷⁷ *ibid.* 213.
²⁷⁸ Rompkey 123.
²⁷⁹ *ibid.*
²⁸⁰ *ibid.* 122.
²⁸¹ Miller 245.
²⁸² *ibid.* 222.
²⁸³ *ibid.* 226-227.
²⁸⁴ Cité par Miller 227.
²⁸⁵ *ibid.* 222.
²⁸⁶ *ibid.* 223.
²⁸⁷ *ibid.* 209.
²⁸⁸ *ibid.* 211.
²⁸⁹ *ibid.* 209.
²⁹⁰ *ibid.* 224-225.
²⁹¹ *ibid.* 200.
²⁹² *ibid.* 200-201.
²⁹³ *ibid.* 201.
²⁹⁴ *ibid.* 202.
²⁹⁵ *ibid.* 222, accent mis par l'auteur.

-
- ²⁹⁶ Cité par Miller 208.
²⁹⁷ *ibid.* 203.
²⁹⁸ *ibid.*
²⁹⁹ Virginia Harger, « Towards an Understanding » *The Chelsea Journal* : March-April (1975) : 78.
³⁰⁰ Vallières 264.
³⁰¹ Gélinas *Fridolinades 1938* 149.
³⁰² *ibid.* 64.
³⁰³ *ibid.*
³⁰⁴ Gélinas *Fridolinades 1941* 334.
³⁰⁵ *ibid.* 332.
³⁰⁶ Russell 109.
³⁰⁷ *ibid.* 209.
³⁰⁸ *ibid.* 277.
³⁰⁹ *ibid.* 23.
³¹⁰ *ibid.* 109.
³¹¹ *ibid.* 110.
³¹² *ibid.* 111.
³¹³ *ibid.* 45-48.
³¹⁴ *ibid.* 48.
³¹⁵ *ibid.* 209-212.
³¹⁶ Gélinas *Fridolinades 1945* 71-78.
³¹⁷ *ibid.* 76.
³¹⁸ *ibid.* 74.
³¹⁹ *ibid.* 73.
³²⁰ *ibid.* 77.
³²¹ *ibid.* 77-78.
³²² *ibid.* 78.
³²³ Russell 169-170.
³²⁴ *ibid.* 283.
³²⁵ *ibid.* 284.
³²⁶ *ibid.*
³²⁷ Gélinas *Fridolinades 1938* 64.
³²⁸ Russell 299-303.
³²⁹ *ibid.* 299.
³³⁰ *ibid.*
³³¹ *ibid.*
³³² Cité par Rioux 18.
³³³ Noel 214.
La conclusion
³³⁴ Marcel 12.
³³⁵ Cité par Gélinas *Gratien* 1.

La bibliographie

- Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nandout-Lafarge. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 2007.
- Bourdieu, Pierre. *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard, 1982.
- Crummey, Michael, et Greg Locke. *Newfoundland : Journey into a Lost Nation*. Toronto : McClelland, 2004.
- Gélinas, Gratien, et Victor-Lévy Beaulieu. *Gratien, Tit-Coq, Fridolin, Bousille et les autres*. Réalis. Doris Dumais. 1^e diffusion : 10 nov 1992 – 19 jan 1993. Québec : Stanké, 1993.
- Gélinas, Gratien. *Les Fridolinades 1938, 1939, 1940*. Québec : Leméac, 1988.
- . *Les Fridolinades 1941 et 1942*. Montréal, Quinze, 1981.
- . *Les Fridolinades 1943 et 1944*. Montréal : Quinze, 1981.
- . *Les Fridolinades 1945 et 1946*. Montréal : Quinze, 1980.
- Goldmann, Lucien. *Le dieu caché*. France : Gallimard, 1959.
- de Gruchy Cook, Patricia Margaret Anne. *National Cultures and Popular Theatre : Four Collective Companies in Quebec and Newfoundland*. Mémoire de maîtrise. Ottawa : Carleton U, 1986.
- Harger, Virginia. « Towards an Understanding ». *The Chelsea Journal*. March-April 1975 : 76-80.
- Holland, Rogers. « Newfoundland and the Pattern of British Decolonization ». *Newfoundland Studies : Special Issue on Confederation*. Éd. Richard Buehler. vol 14 no 2 automne 1998 : 141-153. Canada : MUN, 1998.
- Marcel, Jean. *Le joual de Troie*. Ottawa : Éditions du jour, 1973.
- McRoberts, Kenneth. *Quebec : Social Change and Political Crisis*. 3^e éd. Don Mills : Oxford UP, 1999.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé*. Montréal : Étincelle, 1972.
- Miller, Elizabeth. *Uncle Mose : The Life of Ted Russell*. St. John's : Flanker, 2005.
- Noel, S.J.R. *Politics in Newfoundland*. Toronto : U of T, 1971.

- Pavelich, Joan E. « Les Fridolinades, 1941 et 1942, 1943 et 1944 ». *Canadian Literature*. no 99 : 103-105. 1983.
- Prowse, D.W. *A History of Newfoundland*. 1895. Portugal Cove – St. Philip's : Boulder, 2002.
- Remillard, J.R. « Gélinas 'Fridolinades' ». *Liberté*. vol 30 no 2 : 113-114. 1988.
- Renaud, Jacques, et al. *Emblématiques de l' « époque du joual »*. Outremont : Lanctôt, 2000.
- Rioux, Marcel. *La question du Québec*. Paris : Seghers, 1969.
- Rompkey, Ronald. *Literature and Identity : Essays on Newfoundland and Labrador*. St. John's : D.R.C., 2006.
- Rowe, Frederick W. *A History of Newfoundland and Labrador*. Toronto : McGraw, 1980.
- . *Education and Culture in Newfoundland*. Toronto : McGraw, 1976.
- Roy, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*. 1945. Montréal : Boréal, 1993.
- Russell, Ted. *The Chronicles of Uncle Mose*. Éd. Elizabeth Miller. St. John's : Flanker, 2006.
- Shek, Ben-Zion. *Social Realism in the French-Canadian Novel*. Montréal : Harvest, 1977.
- Sicotte, Anne-Marie. *Gratien Gélinas : Du naïf Fridolin à l'ombrageux Tit-Coq*. Montréal : X.Y.Z., 2001.
- Usmiani, Renate. *Gratien Gélinas*. Canada : Gage Educ., 1977.
- Vallières, Pierre. *Nègres blancs d'Amérique*. Ottawa : Parti pris, 1967.



